**Quelques réflexions sur l'Exode[[1]](#footnote-1) du futur archimandrite Irénée,**

**l'évêque Louis Charles Winnaert, ainsi que sur l'œuvre de l'Orthodoxie Occidentale qui a suivi.**

*Avant propos*

*Ayant étudié l'histoire de l'archimandrite Irénée, j'ai été amenée à resituer certains évènements et j'aimerais exprimer ici quelques idées à ce propos. La première est le regret, qui devrait à mon avis être partagé par tous, qu'une œuvre aussi importante en son temps que l'Orthodoxie Occidentale se soit soldée par un échec. Cet échec n'a pas d'autre raison que les erreurs de ses dirigeants. Les nombreux fruits portés, cependant, nommément la conversion de tant d'occidentaux à l'Orthodoxie Universelle, manifestent l'aspect providentiel de l'entreprise.*

*Pour que l'œuvre elle-même puisse enfin recevoir sa pleine justification historique et qu'elle soit reconnue par tous, une tâche essentielle reste à accomplir: reconnaître les erreurs commises, les confesser devant Dieu et s'en repentir. Sans le repentir - le premier commandement de l'Evangile, l'Esprit Saint, l'Esprit de la Vérité, ne peut agir. En effet,* *« si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la Vérité n'est point en nous. Si nous confessons nos péchés, Il est fidèle et juste pour nous les pardonner et pour nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous Le faisons menteur, et Sa parole n'est point en nous. » (1 Saint-Jean, 1, 8-10).*

 En 1936, « un groupe important de Français avec à sa tête l’évêque vagant Louis Charles Winnaert s’adressa à la Confrérie Saint-Photius, demandant à être reçu dans l’Eglise Orthodoxe Russe tout en gardant ses propres rites. Auparavant, il avait, pendant quatre années, frappé à la porte du Patriarcat de Constantinople (alors la moins missionnaire des Eglises Orthodoxes, semble-t-il) sans jamais avoir obtenu de réponse. Une correspondance très importante sur une série de questions de principe eut lieu avec le métropolite Serge de Moscou (une étude approfondie de l’attitude confessionnelle du groupe, une analyse de la succession apostolique, du rite, etc.[[2]](#footnote-2)). A l’issue de ces pourparlers, Mgr Winnaert, malade depuis longtemps, fut reçu dans l’Eglise en décembre 1936 et reçut lui-même ses fidèles à la Chandeleur 1937 en tant qu’archimandrite (avec le nom d’Irénée), sans possibilité d’être élevé à l’épiscopat. Il s’éteignait le 4 mars, parvenu au terme de ses pérégrinations. Le groupe qui l’avait suivi fut confié à son disciple , le père Lucien Chambault. Le rite de ce groupe avait été accepté provisoirement, quitte à être progressivement réformé. Il ne le fut pas mais le père Evgraf Kovalevsky, de son côté, entreprit ces réformes, d’abord uniquement rituelles. (…) Le groupe se scinda en deux et chacun célébra selon sa propre version du rite occidental.[[3]](#footnote-3)»

 On peut trouver dans plusieurs ouvrages[[4]](#footnote-4) les détails de l'itinéraire de l’archimandrite Irénée jusqu’à l’Orthodoxie. Les étapes spirituelles de cette démarche n’en sont pas moins intéressantes car, non seulement elles marquèrent très profondément l’évolution ultérieure du groupe mais elles restent caractéristiques de certains aspects de la vie de l'Eglise Orthodoxe aux XXième et XXIième siècles.

 Une partie du groupe fut menée par le Père Lucien Chambault[[5]](#footnote-5) qui devint, en 1944 sous le nom de Denis, abbé d'un prieuré installé rue d’Alleray, dans le 15ième arrondissement, consacré à Saint-Denis de Paris et Saint Séraphin de Sarov, et qui compta jusqu’à huit moines. Tant les fidèles que la communauté étaient bien intégrés à l’Exarchat du Patriarcat de Moscou, au point que père Denis en fut quelques temps Doyen. Mais le groupe s’éteignit en 1965 avec le Père Denis lui-même.

 En revanche, le groupe mené par le Père Evgraf Kovalevsky, ordonné prêtre après la mort de l'archimandrite Irénée en 1937, suivit une évolution indépendante qui conduisit ce prêtre, au début des années 1950, à rompre les relations avec l’Exarchat, puis à recevoir l'ordination épiscopale de Saint Jean de Shanghai, sous le nom de Jean de Saint-Denis, dans l'Eglise alors Hors-Frontières. Après la mort de ce prélat et jusqu'à sa propre mort en 1970, il entreprit des démarches pour intégrer le Patriarcat de Roumanie. La réception du groupe sous l'homophore roumaine, cependant, n'eut lieu qu'avec l'ordination de son successeur, l'évêque Germain. De nos jours, le groupe est privé de tout lien canonique etde toute communion ecclésiale. Nous n'entrerons pas dans l'histoire de ces changements ni dans les considérations ecclésiologiques qui accompagnèrent leur issue malheureuse, travail qui a été déjà amplement réalisé[[6]](#footnote-6).

 Ce qui nous intéresse ici, c’est la signification spirituelle contrastée de cette évolution qui s’enracine à notre avis dans les étapes du cheminement intérieur du futur archimandrite Irénée, l’abbé Louis Charles Winnaert lui-même.

**A la recherche d’un Libre Catholicisme**

 Pour comprendre la démarche de l'abbé Winnaert puis son exode hors du Catholicisme à la fin de la première guerre mondiale, il est nécessaire de rappeler certains faits de l’histoire de l’Eglise romaine au XIXième puis au début du XXième siècle qui sont de nos jours passés à l'arrière plan des préoccupations, sinon complètement oubliés du public.

 L’Eglise romaine, en effet, mit plus d’un siècle à s’adapter à la transformation apportée dans le monde par la pensée des Lumières et la révolution française. Il fut très difficile aux théologiens catholiques d’admettre la fin du caractère inamovible des monarchies de droit divin et d'accepter ce qu'on appelait alors "les libertés modernes", qui furent officiellement dénoncées comme de dangereuses erreurs par le pape Pie IX en 1864[[7]](#footnote-7). Afin d’établir ces libertés "d’expression, de presse et de religion", les partis libéraux cherchaient à établir un ordre social et politique dans lequel l’Église n’aurait plus ni privilèges ni pouvoirs particuliers. Certains voulaient même faire cesser complètement l’influence de l’Église, qu’ils estimaient incompatible avec la raison et le progrès. Les sentiments anticléricaux, largement, répandus dans l’Europe d'alors ainsi que les réformes effectuées en France particulièrement, avaient mis à mal l'assise temporelle de l’Église. A la mise en cause de son autorité qui accompagnait ces changements, le Concile du Vatican en 1870 réagit avec violence et répliqua par l’affirmation de l’infaillibilité Papale. Les réactions négatives des catholiques eux-mêmes furent nombreuses. La plus radicale d'entre elles fut à l'origine de la création de l’Eglise dite Vieille Catholique. Plusieurs groupes emmenés par leurs évêques, en effet, firent sécession, et rejoignirent des Eglises séparées de Rome depuis la Réforme et qui formaient l'Union d’Utrecht.

 Sur le plan purement politique, l’idée d’une souveraineté populaire devant laquelle les forces en présence devaient s’incliner chassait l’influence de l’Eglise de la vie publique. La déclaration des droits de l’homme en effet et la reconnaissance de la liberté de conscience plaçaient le jugement des hommes au centre de toute décision. L’Eglise devant s’incliner devant lui, se trouvait par là même placée à la périphérie de la vie des nations. Mais ceci, bien sûr, sauf à retrouver sur les individus, par son emprise sur les consciences, le pouvoir perdu sur les Etats.

 En 1892, un Pape réformateur, Léon XIII[[8]](#footnote-8) ouvrit alors la politique pontificale à l’évolution de la société. Dans une encyclique intitulée [*Au milieu des sollicitudes*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Au_milieu_des_sollicitudes), il appelait les catholiques à adopter une attitude nouvelle vis-à-vis du régime républicain, le "Ralliement". « L'émergence d'une République plus modérée invitait à l'apaisement et au ralliement des catholiques. En autorisant une certaine ouverture, les autorités romaines et épiscopales contribuaient à multiplier les initiatives pour tenter l'expérience d'une [droite catholique](https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocratie_chr%C3%A9tienne) [conservatrice](https://fr.wikipedia.org/wiki/Conservatisme), renonçant à la monarchie et acceptant les institutions républicaines[[9]](#footnote-9)». Malheureusement, les catholiques eux-mêmes ne furent pas unanimes autour de la distinction faite par le Pape entre pouvoir politique et législation. Il affirmait en effet que « l'acceptation de l'un n'implique nullement l'acceptation de l'autre, dans les points où le législateur, oublieux de sa mission, se mettrait en opposition avec la loi de Dieu et de l’Église[[10]](#footnote-10)». Malgré cette ouverture, la situation politique de la France ne changea pas et toutes les élections furent remportées par les libéraux et les anticléricaux; l'opposition se radicalisa jusqu'à l'expulsion des propriétés monastiques en 1902[[11]](#footnote-11), puis en 1905, avec la loi de séparation entre l'Eglise et l'Etat.

 Ce rejet grandissant de l'influence politique de l'Eglise catholique s'expliquait aussi par l’intransigeance qu'elle manifestait aussi bien vis-à-vis du mouvement social que du développement des sciences, ce qui éloigna plus radicalement encore la population de la foi chrétienne.

**Le modernisme social**

 Le Pape Léon XIII, une fois de plus, avec l'encyclique *Des choses nouvelles*, écrite en 1891 face à la montée de la [question sociale](https://fr.wikipedia.org/wiki/Question_sociale), en condamnant « la [misère](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mis%C3%A8re) et la [pauvreté](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pauvret%C3%A9) qui pesaient injustement sur la majeure partie de la [classe ouvrière](https://fr.wikipedia.org/wiki/Classe_ouvri%C3%A8re) », avait inauguré ce qu'on appellera plus tard la "doctrine sociale de l'Eglise". Il dénonçait également les excès du [capitalisme](https://fr.wikipedia.org/wiki/Capitalisme) et encourageait un [syndicalisme chrétien](https://fr.wikipedia.org/wiki/Syndicalisme_chr%C3%A9tien). Ses successeurs, les Papes Pie X et Benoit XV cependant, par peur du socialisme et refusant la contestation de l'ordre établi, à l'image des milieux conservateurs français, se raidirent contre toute concession dans une condamnation virulente de ce qu'ils appelaient le "modernisme social".

 Un mouvement religieux comme "le Sillon", créé dans le sillage de l'encyclique de Léon XIII en 1894 par Marc Sangnier, avec qui l'abbé Winnaert entretiendra d'étroites relations, cherchait à réconcilier les milieux ouvriers avec le Christianisme. Il fut cependant condamné par Pie X en 1910[[12]](#footnote-12) et son activité par la suite se poursuivit sur un plan strictement politique.

 Il fallut attendre près de quarante ans (à partir de la mort de Léon XIII en 1903), avec la dernière année du pontificat de Pie XI, en 1939, et vraisemblablement sous l'inspiration des partenaires de l'Axe, pour que la hiérarchie catholique songe enfin à renouer officiellement avec le souci des plus pauvres et des classes laborieuses, en créant l'Action catholique.

 Louis Charles Winnaert, né en juin 1880 à Dunkerque, dans une famille de marins « tous morts en mer à l'exception de son père», était un jeune homme enthousiaste, d'une grande pureté, plein d'amour pour Dieu et le prochain. Comme toutes les âmes amies de Dieu, il s'affligeait de la condition effrayante des ouvriers. A Dunkerque d'abord, dans son enfance, puis à Lille, durant ses études au séminaire, il avait côtoyé les employés des filatures. C'est là qu'on voyait les pires effets de l'industrialisation. Non seulement il les voyait objet du plus grand mépris de la part de la société, dans un dénuement matériel et moral insupportable mais pris dans un mouvement irrésistible d'éloignement de Dieu et du Christ, révoltés par l'attitude de l'Eglise qui justifiait systématiquement l'exploitation sans vergogne dont ils faisaient l'objet de la part des capitalistes et des patrons. « Epris de justice sociale, le jeune homme affirmait qu'elle devait découler de la miséricorde de l'Eglise, [seul lieu où les malheureux auraient trouvé réconfort et consolation,] et il envisageait un socialisme chrétien uni à la vie liturgique qui en serait le centre, ainsi qu'au partage du travail et des biens, selon la justice chrétienne et la charité[[13]](#footnote-13)». Désespéré par la souffrance morale et spirituelle qu'il voyait autour de lui, il s'exclamait:

 "Dieu est trop loin, Dieu est triste. Comment le rendre, le donner à ce laborieux peuple du Nord?[[14]](#footnote-14)"

 Ordonné prêtre en juin 1905, il chercha dès lors à consacrer son activité pastorale à cette tâche, et tout d'abord en collaboration avec les curés près desquels il fut envoyé. Mais aucun d'eux ne voulut coopérer à une œuvre qui paraissait, pour la mentalité d'alors, aussi originale. Possesseur d'une certaine fortune grâce à l'héritage de son grand-père qui jadis avait armé plusieurs bateaux pour la pêche en Islande, il était libre de s'établir là où il le désirait. Il préféra s'installer dans le diocèse de Paris, où la mentalité avait évolué plus vite que là où était née l'industrialisation du textile, et devint l'aumônier des apprentis à la Société des Amis de l'Enfance. Là, il rencontra Marc Sangnier et collabora au Sillon. C'était alors un mouvement d'éducation populaire qui cherchait à réconcilier les classes laborieuses avec l'Eglise, par des cours et des conférences publiques qui réunissaient la jeunesse ouvrière et des fils de notables. « Il s'agissait de rien moins que de faire admettre à de jeunes ouvriers cette chose extraordinaire que des étudiants, des bourgeois, pouvaient être leurs amis et non leur protecteurs[[15]](#footnote-15)!»

 Après la condamnation de l'œuvre religieuse de Marc Sangnier en 1910, l'Abbé Winnaert décida d'employer l'argent hérité de sa mère pour faire construire à ses propres frais, dans la région parisienne, à Viroflay exactement, une petite église accompagnée d'un presbytère où fonder sa propre paroisse, la chapelle du Secours-Saint-Paul, dépendant de l'évêché de Versailles.

 « Il désire faire dans cette chapelle du Secours l'expérience d'une communauté liturgique type[[16]](#footnote-16).» Des jeunes gens pauvres de toute origine vivaient avec lui sous le même toit mais travaillaient à l'extérieur. Non content de leur apporter l'aide matérielle dont il était capable, il conçut pour eux une sorte de vie communautaire inspirée par l'ordo monastique, centrée sur la prière des heures et la liturgie, afin de «faire pénétrer le Christ partout dans la vie journalière et de la sacraliser »[[17]](#footnote-17). Il accompagnait les offices d'homélies centrées sur l'Evangile et sa mise en pratique dans la vie quotidienne par l'entraide et l'amour fraternel, « l'exaltation sobre du sacrifice, la lutte journalière avec son propre moi, le salut chrétien étant pour lui une acquisition ascétique et, par là, participation à l'abnégation divine »[[18]](#footnote-18). Parmi ceux qui assistaient à ses messes et aux prêches qui les accompagnaient, on ne trouvait pas seulement des ouvriers mais également des membres d'autres classes sociales, attirés par son ouverture d'esprit associée à sa piété et à son amour. Il admettait des discussions libres où tous pouvaient exprimer leurs opinions les moins conformistes sans être ni jugés ni réprimandés - nous dirions aujourd'hui des débats - et c'était à la lumière de la parole du Christ dans l'Evangile qu'il réconciliait et éclairait l'intelligence des gens les plus opposés.

 Ce travail pastoral, prolongé par des "journées liturgiques", où ces principes étaient discutés et approfondis en commun, fut si fructueux, qu'il fut félicité par la hiérarchie locale, et même par le Pape Pie X en 1913. Ce qui le sauvait alors aux yeux de la hiérarchie, au contraire de Marc Sangnier, c'est le côté liturgique et "monastique" de son entreprise, ainsi que des buts de formation non pas intellectuelle et politique mais d'abord spirituelle.

 Il n'était pas le premier, cependant, à vouloir conjuguer action sociale et liturgie. Dans le diocèse de Liège, en Belgique, en effet, à la suite de *Rerum novarum*, avait été fondé une société de prêtres "aumôniers du travail" « qui vivaient dans des hôtelleries ouvrières avec des travailleurs[[19]](#footnote-19) séparés de leur famille ». Octave Beauduin, le futur Dom Lambert, inspiré par son professeur l'Abbé Pottier, s'était joint à ce groupe dans le désir d'« évangéliser les masses déchristianisées », « convaincu que le christianisme social devait s'émanciper du paternalisme », « rendant aux ouvriers une conscience adulte de leurs responsabilités comme de leurs besoins[[20]](#footnote-20)». Mais la présence des prêtres parmi les ouvriers n'avait pas, semble-t-il, pour but d'abord de les faire participer spirituellement à la vie liturgique de l'Eglise, le but se situait sur un plan plus humain: il s'agissait de les catéchiser, certes, mais d'abord de les soutenir et de leur donner les moyens intellectuels de se prendre en charge.

 Telle quelle, cette démarche était très en avance sur la mentalité catholique d'alors. Avec la mort de Léon XIII, en 1903, « l'œuvre des aumôniers du travail ne pourrait subsister qu'en abandonnant peu à peu tous les principes qui l'avaient animée[[21]](#footnote-21)» et les œuvres de la société seraient finalement confiées à un comité de patrons catholiques.

 Malheureusement, l'accent mis essentiellement sur l'action sociale, comme le fera plus tard le mouvement des prêtres ouvriers après la seconde guerre mondiale, détournait le futur Dom Lambert de se consacrer à cet apostolat parmi les pauvres. « Si importante que lui parût une action sociale appuyant l'action chrétienne, elle ne pouvait entièrement le satisfaire. Si sensible qu'il fût à la nécessité d'incarner le christianisme dans l'humain, il était non moins intimement persuadé de la valeur absolue comme du pouvoir de l'Evangile et de la vie sacerdotale ». C'est cette opposition, telle qu'elle est formulée par son biographe Louis Bouyer, - et peut-être aussi son besoin d'approfondissement intellectuel - qui lui fit choisir la voie monastique dans l'ordre bénédictin. C'est au sein de cet ordre qu'il fut l'initiateur du fameux "mouvement liturgique"[[22]](#footnote-22). «La liturgie ne serait plus pour lui juste une piété si belle et si profonde qu'il faille la démocratiser. Il découvrirait qu'elle est la piété de l'Eglise[[23]](#footnote-23).»

 Au contraire, c'est la fibre apostolique, son amour des hommes et son désir de les sauver, c'est-à-dire d'amener l'Eglise jusque dans les confins de la société pour les faire participer à la vie du Christ, qui poussa l'Abbé Winnaert à porter la liturgie aux plus pauvres et à concélébrer avec eux, comme le plus sûr moyen de les ramener à la foi et comme le seul fondement solide où assurer leur existence chrétienne. La communion avec Dieu ne pouvait s'opposer à la communion entre les hommes. Depuis son enfance, en effet, l'amour du Christ ne faisait qu'un pour lui avec l'amour des hommes, l'un n'allait pas sans l'autre. Son but n'était pas d'abord l'amélioration des conditions de leur vie terrestre, mais la recherche du Royaume des Cieux et de sa justice[[24]](#footnote-24). Ainsi disait-il à l'époque:

 « Le but est de gagner des âmes, âmes indifférentes qu'il faut remuer, âmes tièdes qu'il faut réchauffer, âmes ferventes qu'il faut maintenir et élever. Et ces âmes, si nous voulons les gagner, c'est pour leur apprendre leurs destinées éternelles, leur montrer qu'elles ne sont pas faites pour ramper mais pour marcher toujours plus avant, de clarté en clarté.[[25]](#footnote-25) »

**Le Modernisme savant**

 Durant son séjour au séminaire académique de Lille, de 1900 à 1904, l'Abbé Winnaert était entré en contact avec un autre aspect des idées modernistes qui agitaient alors la société européenne, celles qui se référaient aux derniers et fulgurants progrès de la science.

 Selon l'historien Emile Poulat[[26]](#footnote-26), « le modernisme savant, sous les différentes formes où on l'identifie habituellement (exégétique, historique, philosophique, dogmatique, etc.) se laisse mal isoler du mouvement intellectuel qui a marqué le catholicisme à la fin du XIXème et au début du XXème siècle et qui visait à combler une infériorité. Car il est alors un fait qu'aucun historien ne songe à nier, au moins dans ses grandes lignes: le retard de la "science ecclésiastique", comme on disait, par rapport à la culture laïque et aux découvertes scientifiques, au point qu'on a pu parler d'un véritable sous développement culturel (H. I. Marrou). Quelles qu'en soient les causes et les conséquences, la crise moderniste est partie de là, le jour où, au sein du clergé on a refusé d'ignorer plus longtemps la pensée, les méthodes et les acquisitions d'hommes dont le patient labeur était extérieur à l'Eglise, pour se porter à leur niveau.

 « Ce « décollage » n'a pas été le fruit d'une consigne générale partie d'en haut mais d'initiatives dispersées et spontanées, qui, longtemps n'ont cessé de se heurter à la résistance, à la méfiance et à l'incompréhension. Son histoire se laisserait assez bien repérer à deux niveaux ; un catalogue de publications ( ouvrages, collections, périodiques, dictionnaires) puis une suite de sanctions atteignant les auteurs de ces publications et prenant figure de martyrologe. La réalité est encore plus sombre car la répression atteignit dans le silence bien des hommes qui n'écrivaient pas, dont le métier était seulement de transmettre par l'enseignement ce que de plus savants avaient écrit ou plus simplement qui étaient connus dans leur entourage pour leur ouverture d'esprit: et beaucoup qui évitèrent les difficultés, jugèrent plus prudent de ne rien publier, voire d'éviter toute recherche pour se tourner s'ils le pouvaient vers l'action sociale ou religieuse.

 « En 1900, Adolf von Harnack, historien allemand des origines chrétiennes de réputation internationale, avait publié un recueil de conférences à ses étudiants de Berlin, *L'Essence du Christianisme* (Das Wesen des Christentum) qui était une apologie historique du protestantisme libéral et fut traduit en français en 1902 . (...) [Ce livre reflétait] la rencontre brutale de l'enseignement ecclésiastique traditionnel avec les jeunes sciences religieuses qui s'étaient constituées loin du contrôle des orthodoxies et le plus souvent contre elles, à partir d'un principe révolutionnaire: l'application des méthodes positives à un domaine, à des textes considérés comme hors de leurs prises ».

 Aussitôt, Alfred Loisy relevait le gant et publiait un petit livre, *L'Evangile et L'Eglise* qui était ***une apologie historique***, à dire vrai non du système romain mais ***d'un catholicisme* *éclairé***. L'ouvrage fut cependant jugé dangereux pour la foi, et plus encore les explications[[27]](#footnote-27) de son auteur qui le suivirent.

 « L'initiation aux méthodes critiques, poursuit Emile Poulat, posait au savant catholique un dilemme troublant: voir dans cette laïcisation scientifique de l'univers religieux une contradiction intrinsèque, une profanation coupable, c'était se refuser à tout travail réel et se placer en position d'infériorité; en accepter les règles semblait introduire le libre examen dans une religion qui l'excluait et plus précisément, multiplier à l'infini des difficultés rebelles à tout traitement apologétiques ou autoritaire.

 « Ce fut la condamnation, par l'archevêque de Paris d'abord, puis par le Saint Office. Loisy se soumit, la mort dans l'âme, mais le processus était enclenché. Le 17 juillet 1907 paraissait un document du Saint Office (décret Lamentabili), suite de soixante cinq propositions solennellement réprouvées: presque toutes étaient tirées d'auteurs français et plus des quatre cinquième de Loisy. Le 8 septembre de la même année, le pape Pie X promulguait l'encyclique *Il faut paître le troupeau du Seigneur*, célèbre dans sa version latine comme *Pacendi dominici gregis,* "sur les doctrines des modernistes", qui condamnait le Modernisme et le taxait de "carrefour de toutes les hérésies", où la partie doctrinale était suivie d'une partie disciplinaire. Le 7 mars 1908, enfin, Loisy était frappé d'excommunication majeure et déclaré *vitandus* (à éviter) .

 «  Très vite (...) la controverse était devenue générale. Livres, brochures, articles de revues et de journaux, voire d'un simple bulletin paroissial, tout était bon pour que chacun s'efforçât de faire prévaloir son point de vue. (...) Le grand public n'était en rien préparé à comprendre ces questions dont on le saisissait de tout côté. Prêtres, séminaristes, intellectuels qu'elles atteignaient allaient de la confiance aux solutions nouvelles à l'attitude inverse, sentant le désarroi les envahir et se demandant si la foi résisterait aux assauts de la science et de la critique. A ses adversaires, Loisy paraissait un autre Renan, pire que le premier, tandis que ses défenseurs évoquaient à son propos l'affaire Galilée ou bien, plus proche et plus passionnée, l'affaire Dreyfus[[28]](#footnote-28)».

 En 1909 était créé par la papauté un premier Institut Biblique pontifical puis un deuxième, Scientifique celui-là, chargés de contrôler les opinions des savants catholiques. En septembre 1910, Pie X publiait dans un *motu proprio* intitulé *La vigilance des évêques*, mieux connu sous sa forme latine comme *Sacrorum Antistitum*, le "serment antimoderniste" qui « devait être prononcé et signé par le clergé, tous les professeurs au début de chaque année scolaire, les prêtres en charge pastorale et les clercs au moment de recevoir les ordres majeurs, ainsi que les professeurs de théologie [[29]](#footnote-29)». Tous ceux qui refusaient de signer étaient destitués ou excommuniés.

 En 1912, des catholiques restés soumis à l’Encyclique *Pascendi* mais qui dénonçaient l’attitude de l’Eglise vis-à-vis de la crise et de l’évolution générale des connaissances publièrent une supplique au Pape Pie X: *Ce qu’on a fait de l’Eglise[[30]](#footnote-30)*, - qui n'eut bien sûr aucune incidence à ce moment-là sur les positions de l'Eglise - pour défendre une étude honnête et respectueuse mais scientifiquement fondée des textes sacrés.

 Bien qu'il ait été qualifié par le Pape de « carrefour des hérésies», « ce mouvement ne pouvait « se réclamer d’un "hérésiarque", écrit le Père Evgraf Kovalevsky, ni d’une figure marquante le dominant et l’exprimant. Il a ses vedettes (dont aucune ne s’impose comme son chef) qui se ressemblent si peu entre ellesni par leurs idées ni par leur attitude vis-à-vis de l’Eglise officielle. Les uns quittent l’Eglise, les autres acceptent la doctrine officielle en gardant en privé leur propre conception avec l’espoir ultime d’une réforme intérieure de l’Eglise ; certains conservent jalousement la prêtrise, les autres abandonnent la soutane et la foi de leurs pères. Jamais ils ne tenteront d’organiser une Eglise à part ou de former une école, un groupe d’action homogène. En réalité, le modernisme n’est pas une hérésie, c’est une tendance d’esprit, un climat intellectuel, une crise de conscience. Les modernistes sont d’une part spontanément engendrés par un amour dévoué de l’Eglise et d’autre part par le malaise qu’elle communique à ceux qui [malgré tout,] (…) sont portés par un élan idéaliste[[31]](#footnote-31).»

 Sans aller jusqu’à Loisy, ni jusqu’au modernisme de gauche, le cas du père Marie-Josèphe Lagrange, fondateur de l'[École biblique et archéologique française](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_biblique_et_arch%C3%A9ologique_fran%C3%A7aise_de_J%C3%A9rusalem) de Jérusalem, est significatif : sa position très équilibrée est considérée comme suspecte et sera finalement condamnée en 1920 par Benoit XV[[32]](#footnote-32). Au lieu de favoriser ceux qui gardent une position modérée et équilibrée vis-à-vis de l’Eglise, celle-ci les condamne avec la même intransigeance que les extrémistes et, ce faisant, se condamne elle-même aux yeux des croyants qui réfléchissent malgré tout et gardent le contact avec le monde savant, laïc et non croyant. Qu'on ne se trompe pas, les modernistes n'étaient pas des "amateurs de nouveauté", c'étaient souvent ce que nous nommerions des traditionnalistes. Mais la critique historique leur permettait de remonter plus loin dans l’histoire officielle de l’Eglise Romaine que la Réforme et le Concile de Trente, pour retrouver des vérités occultées et souvent falsifiées de son histoire, jusqu'à atteindre, dans toute sa force, l'Eglise des premiers siècles.

 Avec les drames humains sans nombre qu'elle a provoqué, cette crise sonnait le départ d'une transformation profonde à laquelle l'Eglise ne pouvait se soustraire si elle voulait garder le contact avec la réalité de la vie des hommes. Elle finirait non seulement par adopter les positions de ceux qu'elle avait jadis si violement condamnés, mais elle irait bien plus loin encore avec le second concile du Vatican. Il avait fallu, cependant, pour qu'elle s'y résolve, deux guerres mondiales et presque cent ans de souffrances imposées aux fidèles.

 Mais la catastrophe pastorale qui avait eut lieu entre temps était effrayante et, comme l'avenir le montrera, quasiment irréparable: un éloignement en masse de la population vis-à-vis non seulement de l'Eglise mais du Christianisme lui-même.

**Le manque d'une théologie orthodoxe**

 Comme l'exprime encore très justement le Père Evgraf Kovalevsky, cette contradiction entre, d'un côté, la foi et la fidélité à la tradition de l'Eglise, et, d'un autre côté, une science et une conception du monde nouvelles, ce qu'il nomme un "dualisme", est le résultat pour l'Eglise romaine du manque d'une théologie orthodoxe[[33]](#footnote-33), théologie qui développe particulièrement le mystère des deux Natures du Seigneur Jésus-Christ, à la fois pleinement Dieu et pleinement Homme. L'Ecriture Sainte et la Tradition, en ce sens, inséparables l'une de l'autre, sont autant œuvre humaine que divinement inspirées, jusque dans la plus flagrante précarité historique. Comme le répétait souvent Saint Sophrony d'Essex, Dieu accorde aux hommes la vie qui correspond aux dogmes qu'ils choisissent de confesser, la théologie des deux Natures du Seigneur étant comme le *pattern* de toute existence chrétienne équilibrée, elle même intimement liée à la Théologie Trinitaire[[34]](#footnote-34).

 C'est également à ce manque d'une théologie orthodoxe qu'on peut attribuer le poids insupportable que l'autorité Romaine faisait alors peser sur les consciences. En effet, comme l'écrirait au début des années 1970 Saint Sophrony à sa sœur Maria, « l'identité et l'équilibre entre Personne et Nature a été perdu dans la perspective "filioquiste" du Catholicisme romain, car ils considèrent que la Nature a une priorité ontologique, une primauté, et les Hypostases sont pensées comme des relations d'opposition à l'intérieur de l'Essence Une. Pour autant qu'est accordée à la Nature une priorité ontologique, et que les Hypostases sont reléguée au deuxième plan, alors, tout, positivement tout, change dans la vision qu'on peut avoir de l'Être, de la Divinité, et de ce qui est créé, formé "à l'image et à la ressemblance". Lorsqu'une telle vision est transposée sur le plan de la vie humaine, sur le plan de l'Acte ascétique, alors la même rupture est créée entre le principe de la personne et le principe de nature : cette dernière prend le pas sur la personne, ce qui conduit dans le Catholicisme Romain à une accentuation démesurée de l'aspect juridique dans la sotériologie, dans l'acte liturgique *ex opere operato*, dans l'ecclésiologie (l'infaillibilité du Pape *ex cathedra*, c'est-à-dire *ex officio*). (...)

 « Une telle orientation de l'âme humaine se reflète également sur toute connaissance en général, sur toute l'organisation de la société humaine, sur l'esprit des lois, sur tout. Et l'humanité se trouve dans une impasse: une objectivité supra-personnelle, impersonnelle a écrasé la personne. Les institutions, la société, les groupes, prévalent dans la conscience personnelle et la personne est asservie à ces valeurs. Mais puisqu'une telle situation ne peut réduire à rien ce que Dieu a placé dans la création, le conflit entre le commun et le particulier reste insurmontable. Et, bien que beaucoup de gens puissent écraser leur propre "élément personnel", cet élément ne cessera pas de chercher la justification de son être propre, parce que essentiellement, ce qui vit réellement c'est la personne et non je ne sais quelle nature dépersonnalisée. [[35]](#footnote-35) »

**La première guerre mondiale.**

 Avec la première guerre mondiale, l'Eglise romaine ne fit qu'aggraver la situation par l'attitude qu'elle prit face aux belligérants. Son soutient aux Empires centraux n'échappait à personne[[36]](#footnote-36), particulièrement vis-à-vis de l'Autriche Hongrie, l'Etat le plus traditionnellement catholique[[37]](#footnote-37), mais aussi de la Prusse, avec laquelle le Vatican s'était réconcilié à fin des années 1880, lorsque Bismarck avait accepté de renoncer au Kulturkampf. Sous prétexte de pacifisme[[38]](#footnote-38), le Vatican refusa de condamner tant l'invasion de la Belgique[[39]](#footnote-39), dont l'indépendance et la neutralité faisait pourtant depuis 1831 l'objet d'un traité international, que l'occupation qui suivit et fut gérée par des moyens particulièrement violents qu'on qualifierait aujourd'hui de crimes de guerre.

 A ce propos, il est intéressant de mentionner qu'en Belgique même, au cardinal Mercier « désireux de publier pour Noël 1914 une pastorale collective de l'épiscopat belge », Dom Lambert Beauduin eut le courage de dire: « Votre Eminence ne peut pas descendre de sa chaire épiscopale pour faire de la politique. Ce n'est pas le parti catholique qui doit bénéficier de ses paroles, c'est le peuple tout entier. Elle ne peut lui parler au nom d'une politique mais seulement de l'Evangile! [[40]](#footnote-40) »

 L'abbé Winnaert, trop malade pour être mobilisé, resta à Viroflay pour servir sa paroisse. Mais il semble avoir vite pressenti qu'il ne pourrait longtemps poursuivre son ministère.

 Au parti pris politique du Vatican, vint s'ajouter, tout au long de la guerre, l'esprit dans lequel de nombreuses intercessions étaient organisées par l'autorité romaine à l'arrière des combats et dont l'objet était la victoire d'un camp contre l'autre, prières dont la formulation ignorait complètement le précepte évangélique d'amour des ennemis. En septembre 1916, particulièrement, les évêques de France demandèrent aux paroisses la lecture d'une épitre annonçant un pèlerinage à Lourdes après la conclusion de la paix. Le texte de cette épitre ne fut jamais lu intégralement par l'abbé Winnaert mais il en supprima de nombreux passages « où Dieu était remercié de donner la victoire sur les ennemis. Il ne pouvait engager son Seigneur dans les disputes des hommes, ni lui demander la victoire sur des ennemis mais, au contraire, à la prière fervente pour les siens et la France - car c'était un patriote - il ajoutait une prière pour ceux qu'il nommait les adversaires.[[41]](#footnote-41)»

 C'est à cette époque qu'il entra en contact avec le pasteur Wilfred Monod dont avaient été publiées des prières écrites à l'occasion des combats. Au contraire de celles des Catholiques, l'esprit de ces prières le toucha profondément et il invita le pasteur à prêcher dans sa chapelle, ce pourquoi il fut rappelé à l'ordre par l'évêché.

 La première guerre mondiale, « cette boucherie, écrivait un peu plus tard Alfred Loisy, l’Eglise romaine est loin de l’avoir jamais condamnée. Durant la tourmente, la papauté essaya bien de jouer un rôle, un rôle politique, le seul qui fut dans ses moyens et n’y réussit guère. Ce rôle, dont nul n’osera soutenir qu’il fut grand, a été diversement apprécié… [mais] on accordera qu’il ne fut pas de nature à relever beaucoup, surtout dans notre pays, le prestige moral de la papauté romaine[[42]](#footnote-42).»

 A partir de 1917, « ne pouvant plus lutter contre sa conscience», l'abbé Winnaert « entra dans le silence, son souci majeur étant de ne pas troubler les âmes[[43]](#footnote-43).» En juin 1918, il prévint des amis qu'il célébrait alors sa dernière messe à St Paul. Son évêque ne se résigna pas à ce départ et attendit son retour un an durant, ne nommant qu'un successeur provisoire. Mais l'état d'esprit de l'abbé Winnaert ne devait plus changer. Il se réfugia d'abord chez Marc Sangnier, à la "Maison de la démocratie", puis se rapprocha du pasteur Monod et des milieux protestants, sans arriver cependant à s'y sentir chez lui.

 Dans une lettre adressée à sa hiérarchie en mars 1919, il déclarait ses sentiments au sujet des positions de l'Eglise romaine et son évêque lui refusait désormais « tout pouvoir de célébrer et de confesser dans le diocèse de Paris.[[44]](#footnote-44)»

 En quittant l'Eglise romaine, l'Abbé Louis Winnaert aurait pu faire siennes ces paroles de Loisy écrites en 1925:« Il existe une conscience laïque dont le souci essentiel est précisément la recherche de la vérité sans parti pris, de la justice sans réserve ni privilège, de la moralité sans hypocrisie ni faux ascétisme. Cette conscience laïque ne retrouve pas son idéal de vérité, de justice et de moralité dans le catholicisme (...) et ne peut pas l'y retrouver. Jamais plus elle ne pourra supporter le joug du dogme catholique, le régime intellectuel de l'Inquisition; jamais plus elle ne pourra supporter les inégalités et injustices sociales que l'Eglise romaine a voulu marquer d'un sceau sacré pour les rendre perpétuelles; jamais plus elle ne pourra supporter la tyrannie cléricale dans l'ordre de la vie morale privée, de la vie civile, de la vie politique. (...) Cette conscience laïque est celle du très grand nombre de Français qui, baptisés ou non, n'appartiennent à aucune confession religieuse; celle de tous les chrétiens non catholiques; c'est aussi, dans une certaine mesure, celle de tous les chrétiens catholiques qui en sont restés au catholicisme de leurs ancêtres et pour lesquels la politique pontificale est en dehors de la religion![[45]](#footnote-45) »

 C'est après cette rupture que l'abbé Winnaert publia à compte d'auteur un petit manifeste: *Vers un libre catholicisme*[[46]](#footnote-46)où il écrit notamment ceci:

 « Nous demandons instamment à ceux qu'aucune question ne tourmente de ne pas nous lire; nous écrivons simplement pour les âmes inquiètes, gênées, qui sans cesse se sentent heurtées et aspirent à un christianisme vivant, actif, fécond, qui ne soit d'ailleurs ni une simple philosophie religieuse, ni une pure entreprise d'œuvres sociales, mais une RELIGION, dans toute la force du terme, c'es-à-dire un milieu familial où l'on communie avec des frères d'âme, à tout ce qu'il y a d'éternel et d'infini pour être plus capable de collaborer dans le monde par un effort quotidien et sur tous les terrains, au travail incessant de l'Esprit .

 « C'est la notion même de Dieu et de Sa Providence qui est mise en cause, ce sont les notions de l'origine du mal, du péché, de l'expiation, du sacrifice, de la rédemption qu'on sent ne pas concorder, dans leur conception traditionnelle [romaine][[47]](#footnote-47), avec ce qu'il y a de meilleur dans nos âmes[[48]](#footnote-48).

 « Et ces questions se posent dans toutes les églises; la littérature religieuse de guerre est singulièrement instructive à ce sujet, mais la caractéristique nette de ce qui est consciemment ou inconsciemment réclamé comme nourriture d'âme, c'est qu'on en a assez des formules, des mots, des déductions logiques de principes abstraits, c'est que le théologien théoricien et raisonneur dans le vide est à jamais périmé et qu'on réclame quelque chose de vivant qui plonge dans le meilleur de l'expérience et de la conscience humaines. (...) L'Eglise Romaine n'a rien compris au sens spirituel de cette guerre unique, elle qui se prétendait la grande force spirituelle de droit divin capable de guider, d'éclairer, de conseiller les individus et les nations dans leur marche vers la justice. (...) A l'heure du triomphe du droit, c'est l'impuissance absolue, parce qu'elle n'a pas consenti en réalité à séparer nettement sa cause spirituelle de ce qui reste toujours son rêve temporel. (...) C'est ce rêve que la guerre des démocraties a mis en bas et radicalement détruit.[[49]](#footnote-49)

 « Ce qui paraît à l'heure actuelle inadmissible, c'est la prétention à une délégation authentique d'un pouvoir divin, ***substituant en fait la conscience du Pape à la conscience de chaque homme[[50]](#footnote-50)***. Cela, personne au fond ne peut l'accepter, et c'est pourquoi malgré l'indifférence religieuse qui prolonge son agonie, le système romain a vécu.

 « Nous pensons, quant à nous, que chaque Eglise particulière groupe ses membres dans un idéal commun, présenté sous des formes et des traditions communes et qu'il suffit à l'unité catholique que le but assigné par le Sauveur dans l'Evangile, spécialement le Pater, soit voulu par tous: *Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, et que les grandes affirmations traditionnelles du christianisme, qu'elles que soient les formes dont on les revêt et les symboles sous lesquels on les exprime, soient reconnues comme ***l'expression d'un programme de vie complète[[51]](#footnote-51)***: la réalité du péché, la réalité de la rédemption, la certitude du triomphe. »[[52]](#footnote-52)

 On voit ici exprimé le désir d'aller chercher au fond des âmes et de rendre possible l'adhésion libre des hommes au Christ, allant des semences du Verbe (*logoi spermatikoi*), pour reprendre l'expression des Apologètes chrétiens, jusqu'à la pleine confession dogmatique...

**Du Libre Catholicisme au Catholicisme Evangélique**

 Un petit groupe de fidèles suivit l'abbé Winnaert qui accepta pendant 3 ans, de 1919 à 1922, de desservir le temple Protestant d'Ivry - mais qui, cependant, continuait à dire chez lui une messe catholique privée. A partir de 1920, il célébrait aussi chez les Anglicans. A la fin de 1921, les Vieux Catholiques lui confiaient leur paroisse de Paris. Mais ni les uns ni les autres n'acceptèrent la création d'une entité française autonome. Le groupe qui se réunissait alors autour de lui comprenait un nombre de plus en plus important de théosophes qui s'affirmaient chrétiens mais lui cachaient soigneusement des thèses incompatibles avec le christianisme.

 Une fraction de la vaste secte des théosophes, en effet, cherchaient alors à donner une forme chrétienne à sa doctrine. Ceux-ci avaient créé pour cela ce qu'ils appelaient, depuis 1918, la *Liberal Catholic Church.* Cette "petite Eglise" avait été été fondée par un certain James Wedgwood, franc-maçon théosophe ordonné prêtre dans l'Eglise Vieille Catholique, qui reçut l'ordination épiscopale en 1916 de trois évêques Vieux Catholiques dissidents. Son Eglise possédait donc apparemment la succession apostolique. Il célébrait la messe romaine en français mais cherchait à concilier le rite catholique et l'[occultisme](https://fr.wikipedia.org/wiki/Occultisme). Prétendument attaché, pour ce faire, à la liberté intellectuelle et respectueux des [conscience](https://fr.wikipedia.org/wiki/Conscience)s, il professait une foi qu'il disait a-dogmatique.

 Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la société de Théosophie avait été fondée en 1875 par une femme ukrainienne, Hélène Blavatsky dans l'idée de créer une fraternité universelle réconciliant toutes les religions autour d'une gnose unique qui constituait selon elle leur essence cachée. Ce type de recherche, cependant, n'était pas nouveau. Depuis le XVIIIième siècle, en effet, s'était répandu à travers l'Europe, à la faveur de l'extension de la Franc-maçonnerie, un déisme spiritualiste qui parvint à imprégner jusqu'au christianisme lui-même, dans les hautes sphères de Russie notamment. Ces idées, qu'on retrouvait aussi bien dans l'anthroposophie de Rudolph Steiner, dans la philosophie de Tolstoï ou chez les symbolistes russes, étaient à la mode et faisaient l'objet d'un engouement considérable. Personne ne pouvait prétendre penser librement hors de cette atmosphère intellectuelle. Ainsi, beaucoup qui se défendaient de toute relation avec la secte théosophique, professaient-ils malgré tout des idées qu'elle n'aurait pas démenti, comme le peintre Kandinsky par exemple. C'était cette atmosphère qui donnait alors sa couleur à tout ce que les hommes pouvaient concevoir de "spirituel". Le représentant le plus honorable de ce mouvement fut René Guénon qui proposait lui-aussi de retrouver dans les philosophies d'Extrême Orient et particulièrement de l'Inde, le noyau ésotérique de toutes les traditions, la vérité originelle cachée qui pouvait libérer par la connaissance les âmes emprisonnées dans les oppositions dogmatiques. La mouvance théosophique rencontrait donc alors le plus grand succès et l'abbé Winnaert lui-même, aussi éloigné fut-il de tout syncrétisme, était emporté avec ses fidèles vers un universalisme de ce type.

 En janvier 1922, il rencontra Mgr Wedgwood qui proposa de le faire évêque et de lui accorder l'autonomie qu'il cherchait. Poussé par ses fidèles, il se laissa séduire: « l'épiscopat avec la succession apostolique renfermait la possibilité d'une Eglise!  (...) Ses amis lui affirmaient que le but de la *Liberal Catholic Church* était d'apporter le Christ aux milieux spiritualistes[[53]](#footnote-53)».

 Enthousiaste, l'abbé Winnaert lui écrivait alors: « Il importe de ne pas faire œuvre isolée; (...) il faut rechercher tous les points de contacts possibles avec les Eglises chrétiennes, avec les groupements spiritualistes, avec les libres pensées religieuses. ***Le catholicisme véritable est une synthèse de toutes les vérités partielles[[54]](#footnote-54)***; l'âme de vérité du paganisme s'y retrouve comme les aspirations les plus hautes de la pensée spiritualiste; quelle tâche merveilleuse que de révéler le « Dieu inconnu[[55]](#footnote-55)» qui habite toutes les consciences et de faire percevoir « les gémissements ineffables de l'Esprit[[56]](#footnote-56)»!

 Il était clair que pour lui, le noyau "ésotérique" de toutes les vérités partielles, était le Christ, et il aspirait à Le retrouver partout, Lui « la Vraie Lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde[[57]](#footnote-57)»!

 Il fut ordonné le 22 mars 1922 à Londres par Mgr Wedgwood qui « ne lui imposait aucune condition et lui laissait une pleine liberté d'action. » Il s'installa dans une chapelle baptiste inoccupée, 72 rue de Sèvres, qu'il dédia à l'Ascension et publiait alors sa *Déclaration de principes de l'Eglise Libre-catholique.* De ce texte,abondamment cité dans *La quête de Vérité*, nous ne retiendrons ici que ce qui concerne notre propos.

 «L'Eglise libre-catholique permet à ses membres une liberté dans l'interprétation des credo, des Ecritures saintes, de la tradition, de sa liturgie et de son abrégé de doctrine. (...) Elle considère que ***la croyance doit être le résultat de l'étude personnelle et de l'intuition, non leur antécédent[[58]](#footnote-58).*** Une vérité n'est pas *La Vérité* pour un homme, ni une révélation, *La Révélation,* jusqu'à ce qu'il se soit convaincu pour lui-même de cette vérité. (...) Aucune profession des lèvres ou consentement superficiel du raisonnement ne peut prendre la place de cette croissance**,** et demander moins que cela serait une profanation de la vérité. (...) ***L'Eglise s'efforce d'aider ses fidèles à découvrir pour eux-mêmes la vérité en leur fournissant les occasions de développement spirituel[[59]](#footnote-59)*** et en leur expliquant la science de l'épanouissement des virtualités divines qui existent en tout être humain, (...) ***persuadée que l'action de l'Esprit de Dieu et la puissance du sacrement de l'amour du Christ (l'Eucharistie) sont bien en mesure d'exécuter le vrai dessein du Père des Cieux dans nos âmes***.[[60]](#footnote-60)»

 Plus loin, il poursuivait: « L'appel de l'Eglise libre-catholique s'adresse en premier lieu aux âmes nombreuses qui, dans cette époque de matérialisme et de manque de sens du spirituel, demeurent en dehors des Eglises ou associations religieuses existantes et sont par conséquent dénuées du secours spirituel qu'elles pourraient recevoir. (...) L'Eglise libre-catholique appuie beaucoup sur l'aspect social de la vie et du culte chrétien, croyant que (...) ***le christianisme doit surtout aider les hommes à développer en eux l'amour du Christ vivant dans tous les membres de l'humanité[[61]](#footnote-61)*** et, par ce développement, contribuer à résoudre les multiples difficultés qui s'oppose à l'épanouissement de la fraternité humaine.[[62]](#footnote-62)»

 Mais fort heureusement, lors de la publication en 1924 d'un livre traduit en français par ses collaborateurs théosophes, Mgr Winnaert était brutalement réveillé de son sommeil et découvrait le système théosophique sous-jacent au catholicisme de la *Liberal Catholic Church*.

 Indigné, il publiait une *Grave mise en garde* dans son journal, *L'Unité spirituelle* où il écrivait ceci: «***Aucune équivoque ne doit subsister vis-à-vis de l'Eglise universelle, que nous ne pouvons pas trahir par notre silence ni vis-à-vis des consciences qui ont droit à ne pas être trompées[[63]](#footnote-63)***. Il vient de paraître un livre qui renferme, affirme-t-on, les premiers enseignements des fondateurs occultes mais avoués d'un mouvement auquel bien de nos adhérents donnent leur sympathie active. (...) Nous avons le droit et le devoir de nous étonner - pour ne pas dire de nous indigner - de voir, sous le couvert d'appels à la fraternité universelle, à l'unité morale et religieuse, verser dans les consciences non prévenues et confiantes l'expression du mépris le plus caractérisé pour Dieu tel que les Saintes Ecritures chrétiennes le manifestent, Dieu auquel sont attribués « des vices odieux et une méchanceté brutale» ; plus encore la négation décisive et absolue non pas de telle ou telle conception théologique de Dieu mais de tout « Dieu personnel ou impersonnel», de tout « gouverneur moral », et même de toute force consciente...(...) Il apparait clairement qu'il n'existe aucun point de contact possible entre l'idée de la grande énergie vivante, intelligente, aimante que nous appelons Dieu et celle de la matière douée d'un mouvement aveugle, d'une façon purement mécanique, telle que l'expose ce livre». (...) « Il faut choisir, Dieu source de vie ou la matière, par des combinaisons inconscientes, arrivant au cours des siècles à réaliser la vie.[[64]](#footnote-64)»

 Les jours qui suivirent, il questionna ceux qui lui semblaient le plus attachés. Seul un tout petit noyau lui resta fidèle. La grande majorité des théosophes quittèrent la paroisse de l'Ascension.

 Au mois de juillet, il écrivait à l'évêque Wedgwoog: « Vouloir faire une Eglise chrétienne en remplaçant le Christ par un candidat à une initiation supérieure, me semble, je vous le dis sans détour, une tentative sacrilège à laquelle je ne veux en aucun cas participer... (...) Je n'aurais jamais accepté la consécration épiscopale de pareille source si j'avais pu soupçonner toute la mystique secrète qui existait derrière l'Eglise libérale.[[65]](#footnote-65)»

 Préoccupé par le manque de l'Eglise universelle, il reprenait dès 1925 le contact avec l'Eglise vieille catholique mais sans succès. A l'archevêque d'Utrecht, il écrivait ceci: « Mon isolement me pèse affreusement et l'imprécision dans laquelle nous sommes ne peut indéfiniment se prolonger. Nous risquons une fois de plus de voir retarder ***l'œuvre de la réforme catholique en France[[66]](#footnote-66)*** faute d'un solide point d'appui. Les bonnes volontés s'éparpillent dans des mouvements plus ou moins fantaisistes au lieu de se grouper autour d'un clergé uni à l'Eglise qui représente en Occident la tradition catholique. Je n'ai jamais pensé que ce groupement [se réaliserait] comme d'enthousiasme et en masse, mais je constate qu'il peut se faire par adhésions convaincues. ***Il ne faut pas pour assurer une stabilité à ces adhésions qu'elles dépendent d'un homme, mais bien qu'elles trouvent dans l'union de cet homme avec une institution séculaire une garantie d'avenir.*** Notre Eglise de France a un besoin urgent de ne pas être isolée et de se rattacher à l'Eglise universelle***.***[[67]](#footnote-67)» « Exprimée ou non sous des formes rituelles, coulée ou non dans des formules doctrinales, ***la religion subsiste en tout être qui aspire à l'universelle communion et s'efforce, jour après jour, de briser son égoïsme étroit pour fleurir dans le divin*** qu'il ne nomme peut-être pas ainsi parce que le mot a été trop profané.[[68]](#footnote-68)»

 Au cours de ces années, ce besoin d'unité universelle lui fit rechercher non seulement l'unité des Eglises chrétiennes mais l'unité de toutes les religions. Il cherchait à attirer vers le Christ des non chrétiens, particulièrement les juifs**.** Voici comment il décrit l'objet véritable de la religion, sur lequel peut se fonder cette unité: « la source merveilleuse de vie où nous baignons; plus encore, l'océan dont chaque goutte que nous sommes doit connaitre et exprimer la richesse. C'est ce rapport à la source intérieure, rapport pressenti puis conscient et vécu, qui est la religion, mouvement merveilleux nous conduisant de l'extérieur de nous-mêmes au plus intime de notre être et du même coup nous apprenant à aller, au travers des apparences du monde et des apparences des hommes, à la plus secrète, à la plus profonde, à la plus vivante réalité.[[69]](#footnote-69)»

 Lors d'une visite du pasteur Wilfred Monod celui-ci le félicite en ces termes: «Malgré les tempêtes qui ballotèrent votre destinée individuelle, nous savons tous que vous êtes resté fidèle, inébranlablement, à cette consécration initiale, non au service d'un christianisme particulier mais au service de l'Evangile Œcuménique. Vous n'avez jamais cessé d'écouter la voix de Jésus-Christ, le seul chef de l'Eglise: "Tiens ferme ce que tu as, pour que nul ne te ravisse ta couronne"![[70]](#footnote-70)»

**Du Catholicisme Evangélique à l'Orthodoxie occidentale**

 Pendant la grande crise économique de 1929, lors d'une fête organisée en l'honneur de Saint Martin de Tour, Mgr Winnaert rencontra le Père Lev Gillet avec lequel s'établit une sympathie réciproque immédiate. Celui-ci lui révéla qu'il devait, comme il l'avait fait lui-même, trouver le terme de sa quête dans l'Eglise Orthodoxe. «L'Eglise Orthodoxe actuelle, lui dit-il, n'est en rien différente de l'Eglise Indivise »; c'est en elle qu'est réalisé ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Elle accorde à toutes les particularités locales l'espace d'universalité et d'unité nécessaire à la vie en symphonie de la fraternité humaine.

 Le Père Lev, moine bénédictin du monastère unioniste de rite byzantin d'Amay Chevetogne, déçu par l'attitude de l'Eglise romaine vis-à-vis de ses "frères séparés", avait quitté son monastère en 1928 pour devenir étudiant de l'Institut de Théologie Saint Serge. Il fut reçu dans l'Eglise Orthodoxe sur simple concélébration, le 25 mai, par le métropolite Euloge et devint en novembre suivant recteur de la première paroisse orthodoxe francophone consacrée à Sainte-Geneviève-de-Paris[[71]](#footnote-71).

 Dès cet instant, guidé par le Père Lev, Mgr Winnaert découvrit peu à peu l'Orthodoxie et se plongea dans la lecture des Pères grecs et des théologiens orthodoxes contemporains.

 Dans *Quelques mots sur l'Orthodoxie adressés à des Occidentaux*, il s'écriait plein de joie : «L'Eglise (...) est le courant de vie nouvelle dans le Saint Esprit apporté par la vie triomphale du Seigneur: il n'y a pas de dualité absolue entre Dieu et le monde, entre Dieu et l'Homme. L'abîme qui les sépare est franchi par l'incarnation et l'Eglise est le lieu où l'incarnation se perpétue. » Et il s'écriait plus loin, au sujet du combat spirituel inséparable de la vie du chrétien: « La conscience de notre faiblesse ne peut prévaloir sur la réalité bénie de notre appel à la déification, à la perfection même de Dieu: "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait... Dieu s'est fait homme afin que l'homme devienne Dieu". Cette transfiguration de l'homme et du Cosmos est bien l'idée dominante de l'Orthodoxie; l'œuvre divine obscurcie par le péché, a été restaurée par la victoire du Christ, victoire à laquelle il nous faut participer pour ressusciter avec Lui et être déifiés par Lui.[[72]](#footnote-72)» L'enthousiasme d'avoir enfin trouvé dans l'Orthodoxie tout ce qu'il cherchait depuis toujours plaçait au second plan toute autre préoccupation. D'ailleurs, la Providence ne lui en laissa plus guère le temps. La maladie des reins qui le minait depuis sa jeunesse était venue à bout de sa résistance. Devenu orthodoxe en décembre 1936, Mgr Winnaert eu juste le temps de recevoir dans l'Orthodoxie les fidèles qui l'avaient suivi le 2 février 1937, pour s'éteindre lui-même le 3 mars.

 Parvenu après sept années au terme de ses recherches, il jetait un regard en arrière et formait le vœu que tout l'Occident séparé, nommément les Confessions Catholiques, Anglicanes et Protestantes reviennent à l'Orthodoxie originelle:

 «Nous avons la ferme espérance que toute l'Eglise, un jour, redeviendra pleinement Orthodoxe, non pas dans un acte de soumission à une confession ecclésiastique déterminée, mais dans un effort d'approfondissement, d'épuration, d'humilité, de conversion. Je suis même convaincu que l'Orthodoxie ne sera réalisée, autant qu'elle peut l'être sur cette terre, que par cette unanimité réelle de tous les membres du corps mystique.»

 Certes, semble-t-il, s'était fait jour petit à petit pour Mgr Winnaert la nécessité d'une entité plus locale par son histoire et sa culture que les Eglises auprès desquelles il avait jusque là cherché l'Eglise universelle. Son attachement au Catholicisme était avant tout un attachement au rite occidental et l'impérieuse nécessité pastorale pour les fidèles de comprendre - d'être catéchisés par le rite - imposait donc de renoncer au latin pour le français.

 L'entrée dans l'Eglise Orthodoxe supposait donc que les fidèles qui le suivaient pourraient continuer à célébrer le rite occidental en français. Etant donné la situation en diaspora de l'Eglise Orthodoxe, la question de la réception de l'évêque et de ses fidèles allait devenir la question de la possibilité d'une Orthodoxie de rite et de culture occidentale, provisoirement parallèle aux diocèses de l'Eglise romaine dont la France était le territoire ecclésiastique, mais aussi provisoirement parallèle aux diocèses Orthodoxes de la diaspora. C'est cette question qui fut résolue sur le plan canonique par le métropolite Serge de Moscou. Le 16 juin 1936, ce hiérarque avait prononcé un décret historique déclarant que « les paroisses réunies à l'Eglise Orthodoxe se servant du rite occidental seraient désignées comme ***Eglise Orthodoxe occidentale***.[[73]](#footnote-73) »

 Accompagné par l'enthousiasme de la Confrérie Saint-Photius, ce projet était pleinement béni, par le métropolite Serge de Moscou, d'abord, mais aussi, d'une manière plus discrète mais néanmoins fondamentale, par Saint Silouane de l'Athos, et donc aussi par son disciple alors hiérodiacre, Saint Sophrony**,** à travers lequel la Confrérie l'avait consulté. Rien d'essentiel ne se faisait alors dans la communauté des Trois Saints Hiérarques, et donc aussi dans la Confrérie Saint-Photius, sans la bénédiction des Anciens du monastère Saint-Panteleïmon et particulièrement de Saint Silouane, celui-ci entretenant une correspondance régulière avec un nombre assez important de ses paroissiens et de ses clercs. « ***Le père Silouane,*** écrivait Saint Sophrony à Père Dimitri Balfour, ***est content que vous*** (la Confrérie Saint-Photius) ***ayez une vue aussi large en cette affaire***. Le vénérable père Silouane écrit: «Que Dieu donne à l'évêque Winnaert de connaître l'amour de Dieu par le Saint Esprit. ***Il vient avec ses ouailles de la petite lumière vers la grande lumière de l'Orthodoxie. Qu'ils se réjouissent dans le Saint Esprit de garder la grâce du Seigneur, dans l'Eglise Orthodoxe du Christ.*** Que Dieu accorde à tout son peuple, (c'est-à-dire aux laïcs) de connaître l'Orthodoxie et de connaître l'amour de Dieu. Seigneur, illumine Tes peuples par Ton Saint Esprit. ***Accorde-leur de connaître Ton amour par le Saint Esprit.*** Que chaque âme se réjouisse de la connaissance du Seigneur dans l'Eglise Orthodoxe.[[74]](#footnote-74)»

 Vladimir Lossky écrivait en 1937: « Avant guerre, il était inopportun de poser en Occident la question de l'Orthodoxie occidentale. Dans la vie relativement stable et immobile de l'Europe d'avant-guerre, cette idée aurait paru une utopie. Il a fallu la guerre, la révolution et une crise mondiale pour que les choses qui côtoyaient le paradoxe puissent devenir des réalités. Le mouvement catholique évangélique de Mgr Winnaert et de ses collaborateurs est né dans l'atmosphère d'après-guerre, au moment de la grande crise de l'univers moderne. Comme plusieurs autres courants contemporains, qui prouvent une fermentation orthodoxe en Occident, ce mouvement chercha la plénitude de l'Eglise du Christ. Comme tant d'autres, il se sépara de l'unité de Rome. Mais, contrairement aux autres, Mgr Winnaert voulait la vraie tradition évangélique et surtout, contrairement aux vieux-catholiques, il cherchait loyalement cette tradition; contrairement aux autres, ***il ne voulait pas créer une secte, il désirait la catholicité, la tradition universelle en dehors de laquelle il n'y a point d'Eglise***. Car il aimait l'Eglise. Cette tradition évangélique, cette catholicité, il les a reconnues dans l'histoire: "(L'Orthodoxie) réalise, en vérité, ***la synthèse catholique évangélique que nous n'avons pas dès lors à chercher dans des combinaisons artificielles, mais que la vie même de l'Eglise à travers les âges a élaborée***. Quand nous avons reconnu ce fait, le devoir s'imposait à nous de rechercher des contacts de plus en plus intimes avec l'Orthodoxie, puis d'entrer en communion effective avec elle".[[75]](#footnote-75)

 « Ainsi le problème catholique évangélique, pour Mgr Winnaert et ses collaborateurs, devint le problème de l'Orthodoxie Occidentale. (...) Il sut se dépouiller de lui-même dans sa recherche loyale de la vraie tradition, qui devait l'amener inévitablement au sein de l'Orthodoxie, vers l'unité primordiale de l'Eglise. En cela réside sa grandeur et son rôle historique qui n'était qu'un acheminement de plus en plus conscient vers l'Orthodoxie Occidentale.[[76]](#footnote-76)»

 Une Eglise Orthodoxe occidentale était le premier pas en vue d'une conversion générale de tous les chrétiens vers l'unité originelle. C'est le groupe de français dirigé par le Père Evgraf Kovalevsky ordonné prêtre en 1937 après la mort de Mgr Winnaert, qui allait par la suite manifester toutes les potentialités mais aussi les risques de ce cheminement peu ordinaire.

**Une nouvelle apologétique**

 La position des Orthodoxes au sein de la situation religieuse de l'Europe telle que nous l'avons exposée plus haut, s'apparentait à la situation des Apologètes chrétiens face au monde païen. Mgr Winnaert aurait pu s'exclamer, par exemple, avec Minucius Felix: « Le peuple, quand il tend les mains vers le ciel, ne prononce que le mot Dieu. J’entends dire partout : Dieu est grand, Dieu est vrai, plaise à Dieu ! Ce langage que la nature apprend au vulgaire, n’est-ce pas celui du chrétien, professant sa foi ? Ceux qui veulent un Jupiter souverain ne se trompent que de nom ; il sont d’accord avec nous sur l’unité de puissance.[[77]](#footnote-77)»

 Une Orthodoxie de culture pleinement occidentale telle qu'elle fut proclamée et reconstituée par les professeurs de l'Institut Saint-Denis, fondé en 1944 par le Père Evgraf Kovalevsky, à son retour des camps de prisonniers d'Allemagne, et Vladimir Lossky, fut l'argument apologétique fondamental pour la conversion des brebis perdues du Christ.

 Le succès fut grandiose. Qu'on se souvienne de quelques noms plus connus parmi ceux des nombreux convertis que furent Olivier Clément, ou Jean Balzon par exemple, ou la famille Taube en Allemagne, ou bien des religieux comme Edward Every ou Derwas Chitty, en Angleterre.

 Le renouvellement de l'Orthodoxie historique de l'Occident antérieur à l'an mille continua d'attirer plusieurs générations de Français, sinon toujours d'Européens. La force et l'importance de l'accès ouvert ainsi à l'Eglise du Christ pour tant d'hommes à la recherche d'un christianisme vivant et local ne peuvent être sous estimées.

 Ainsi, Saint Sophrony, revenu à Paris depuis l'Athos en 1947 pour publier les écrits de Saint Silouane, fut pleinement convaincu par le travail de l'Institut et suivit son enseignement[[78]](#footnote-78). Lui-même, lorsqu'il s'installa en Angleterre avec ses disciples en 1959 pour fonder en Essex le monastère devenu célèbre de Saint-Jean-Baptiste, reprit certains des arguments apologétiques de Père Evgraf: - l'usage de la langue locale, la langue du pays où il vivait et prêchait (fut-ce par son seul rayonnement monastique) - pour les textes liturgiques, l'usage de la version littérairement et historiquement locale de l'Ecriture Sainte, en l'occurrence la Bible du Roi James, utilisée systématiquement pour les lectures et citations scripturaires de la liturgie, - et finalement l'usage du calendrier grégorien (nouveau calendrier) mais exclusivement pour le calendrier fixe[[79]](#footnote-79). Quant au rite lui-même, on sait comment Saint Sophrony fut contraint de réduire les offices monastiques à la récitation de la prière de Jésus, par le manque de livre liturgique en autant de langues qu'il y avait de nationalités différentes parmi ses disciples.

 Une fois l'Orthodoxie du groupe de Mgr Winnaert acquise et le statut canonique de l'Orthodoxie occidentale bien au point, l'avenir potentiel du groupe était aux mains de Père Evgraf Kovalevsky. Voilà la tâche qui s'ouvrait à lui, pour reprendre la formule d'un Père de l'Eglise: « ***Faire fructifier, par la pratique des commandements, la foi restaurée.***[[80]](#footnote-80) »

 La difficulté de l'œuvre de retour à l'Orthodoxie de l'Occident tout entier, venait du fait que la tradition occidentale avait depuis longtemps - en gros depuis la Scolastique - ôté la clef de la connaissance spirituelle conservée en Orient et propre à la tradition chrétienne (après avoir été païenne également): ***l'exigence de se transformer soi-même pour accéder à la Vérité***.

 Selon les Pères[[81]](#footnote-81), en effet, la Vérité n'est accessible qu'en dépassant volontairement, avec la collaboration de la Grâce, la condition liée à la chute, en purifiant le regard du cœur de l'obscurité des passions, par la pratique des vertus et l'accomplissement des commandements du Christ; ou bien, pour employer les mots employés par Saint Paul, en « amenant toute pensée captive à l'obéissance de Christ »[[82]](#footnote-82), ce qui rend son incorruptibilité originelle à la nature[[83]](#footnote-83). Ainsi Saint Basile le Grand, au tout début de ses homélies sur la *Genèse*[[84]](#footnote-84), réclame d'un auditeur capable de le suivre et de le comprendre « ***une âme purifiée des passions de la chair et délivrée des ténèbres où la plonge les soucis de cette vie***.»

 Ce fait était alors si manifeste à tous que, lors des controverses doctrinales des premiers siècles, le peuple n'ayant pas lui-même accès à la plénitude de la connaissance fruit de la transfiguration intégrale de la nature humaine par la grâce, fixait les yeux sur les Saints Ascètes pour savoir où était la vérité: le choix doctrinal d'un Saint Antoine, par exemple, contre les Ariens, ou d'un Saint Daniel le Stylite, en faveur du concile de Chalcédoine, représentait pour les peuples un sûr critère de la vérité.

 Malheureusement, dans la pensée de Père Evgraf, au moins telle qu'elle s'exprimait en 1934, - mais que rien semble-t-il ne vint démentir par la suite - la pratique des Commandements était reléguée dans la "morale" et, loin de constituer la condition d'accès à la connaissance, n'était pour lui qu'un chapitre annexe de l'Orthodoxie[[85]](#footnote-85). Sur ce point, il acceptait le partage traditionnel en Occident qui faisait de la connaissance et de la morale deux chapitres indépendants, un des aspects hérités des influences latines dans l'Eglise de la période Synodale en Russie. Quelques années plus tard, le Père Evgraf ajoutait à la "morale" ce qu'il nomme «une expérience religieuse très élevée par ses visions, ses connaissances ou ses perfections ascétiques », mais toujours ***sans y voir le fondement de la connaissance de l'Eglise, la condition de la réception du Saint Esprit par les fidèles.*** Il s'agissait en fait d'un refus, dont il ne percevait pas l'importance, de la spiritualité intégrale de l'Eglise et les fruits négatifs apparaîtraient fatalement.

 Une autre conséquence - dramatique si l'on veut bien y prendre garde - est la perte de la communion vivante avec la source de la Vérité de l'Eglise et donc avec la Vérité Elle-même, le Christ. La base de l'expérience vivante de l'Eglise est le commandement, valable pour tous et en tous temps, du repentir[[86]](#footnote-86). Par là, tout fidèle, confessant son impuissance et sa chute, reçoit la grâce de Dieu. Se faisant, avant même l'accès à une quelconque perfection ascétique, c'est la communion avec l'Esprit Saint Lui-même et à Son Illumination qui est réalisée, même au niveau le plus modeste. C'est Lui qui irrigue de Sa Vie incorruptible toute Doctrine, toute Prière, tout Dogme et toute Ecriture inspirée - et qui inspire également toute pensée et toute parole capable de l'expliquer, lui donnant ainsi la puissance de la Tradition, c'est-à-dire son unité organique avec l'Evangile et l'ensemble des enseignements des Apôtres et des Pères, depuis les origines jusqu'à la fin des temps. C'est ainsi que le peuple tout entier est garant et gardien de la Vérité. Lorsque Père Evgraf annonce solennellement que l'Eglise est le critère de la Vérité[[87]](#footnote-87), on ne peut qu'applaudir, mais à condition que l'accès de tous, personnellement, soit possible à la Vérité, dans l'Esprit Saint. Dans le cas contraire, la Vie divine ne circule plus dans l'Eglise et l'enseignement des prédicateurs, aussi saints et géniaux soient-ils, ne sera qu'une idéologie et ceux qui le répètent, des gens qui récitent leur leçon. La communauté n'est plus alors l'Eglise mais un parti ou une secte.

 Comme le dit Saint Sophrony, « Dans mes rencontres, j'ai connu un nombre non négligeable de cas qui m'ont convaincu que tout amoindrissement du Christianisme est porteur de catastrophe soit sur le plan individuel soit de manière générale. Cet abaissement est la seule explication de la fuite hors de l'enceinte de l'Eglise de beaucoup de gens qui cherchent sincèrement la Justice universelle "catholique", la Vérité universelle "catholique". Je ne parle pas de ceux qui sont corrompus, mais de ceux qui cherchent profondément une solution aux grands problèmes de notre existence, ceux qui s'efforcent de parvenir à une connaissance intégrale et même absolue, ce qui est *naturel* pour l'homme. [[88]](#footnote-88)»

 Il y avait là évidemment, dans le rejet de toute exigence morale, un argument apologétique supplémentaire. La morale romaine, à l'époque encore très rigide, était abhorrée par nombre de fidèles qui se tournaient vers l'Orthodoxie Occidentale. Ceux-ci, venus de familles catholiques, avaient beaucoup souffert dans les institutions religieuses qui dominaient encore largement l'éducation bourgeoise.

 La justification de cette pratique - qui devait malgré tout s'avérer désastreuse à plus ou moins long terme par ses conséquences non seulement sur les fidèles mais aussi sur le clergé - était celle-ci, dont on peut voir à la fois la pertinence mais aussi le danger immédiat : « Un cœur droit, pur, est l'essentiel; l'hypocrisie est plus grave que la faiblesse du corps ou que tout autre péché blâmé par le monde. "Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu" ». Et plus loin: « La religion est avant tout force vitale, le Saint Esprit dans le monde; elle lutte non contre les mœurs mais contre la mort spirituelle... L'homme est jugé plus selon son cœur que selon ses actes[[89]](#footnote-89)...»

 Il est clair que cette "force vitale", conçue sans la limite évangélique des Commandements, pouvait prêter à confusion, confusion peut-être indispensable provisoirement, mais qu'il fallait veiller à corriger aussi vite que possible (ce qui ne fut pas fait et eut les conséquences les plus désastreuses, laissant se développer peu à peu la corruption morale et spirituelle tant chez le clergé que chez les laïcs). D'autre part, dans la majorité des cas, comme l'expérience le montre, c'est l'effort de redressement des mœurs, fondé non sur le jugement moral du monde mais sur l'amour du Christ et le renoncement à soi demandé par Lui[[90]](#footnote-90), possible uniquement par la grâce de Dieu et dans l'Eglise, qui permet de parvenir à la purification du cœur. Des mœurs relâchées s'accompagnent en général plutôt d'impudence et d'orgueil que de l'humilité, « ce ciel terrestre du cœur[[91]](#footnote-91)», supposée ici par Père Evgraf. C'est, non pas le péché, mais le repentir et l'action miséricordieuse du Saint Esprit qui garantissent l'humilité.

 Quel dommage que Père Evgraf n'ait pas conservé cette sage intuition de Mgr Winnaert: « le salut chrétien est une acquisition ascétique et, par là, participation à l'abnégation divine »[[92]](#footnote-92)!

 En cette seconde moitié du XXième siècle, la prédication de la Bonne Nouvelle du Christ était donc indispensable, que ce soit par des moyens avoués, le succès immédiat le prouva, - ou bien, dès que les difficultés apparurent, par des moyens moins avouables, comme certains arguments apologétiques auxquels nous venons de faire allusion.

 Pour parler de manière générale, entre ces deux extrêmes, il y avait toute une série de stades intermédiaires et de transitions qui pouvaient conserver l'œuvre du bon côté ou la faire verser de l'autre, nommément la garder en accord avec la Volonté divine ou la transformer en une entreprise simplement humaine et sujette aux interventions de forces spirituellement négatives. En ce sens, le soutient de Vladimir Lossky et de la confrérie Saint Photius était d'une importance cruciale, non seulement pour protéger intellectuellement l'œuvre contre des attaques extérieures mais aussi pour conserver l'équilibre dont nous venons de parler, en la préservant des glissements internes susceptibles de la faire dévier. ***Le caractère collégial de l'œuvre*** était une garantie de rester sur la voie droite. Ainsi la bénédiction des membres de la hiérarchie ecclésiastique comme le métropolite Serge, était également fondamentale comme sûr critère de discernement.

 Egalement, le soutien d'un grand spirituel comme Saint Sophrony à son arrivée en France en 1947 était essentiel. Son discernement et sa charité sans feinte, où nul élément d'envie (que le succès ne manquerait pas de provoquer) ne pouvait se glisser, étaient essentiels.

 Et c'est bien dans cet esprit d'amour et de soutien sans faille que Saint Sophrony s'exprimait quelques années plus tard, après la première rupture de 1953, avec ces mots, ***suggérant, avec sa délicatesse accoutumée, le repentir ainsi qu'un retour dans de justes proportions des "économies" trop largement pratiquées*:** « Pour quelle raison paraissez-vous comme inadmissible [aux autres orthodoxes], ou en quoi vous trouvent-ils des torts? ***Peut-être en prenant en considération certains des actes de votre vie pastorale? - qui leur paraissent trop libres, aux limites des règles canoniques?*** [[93]](#footnote-93) »

 Il s'était passé quelque chose - d'étrange si l'on considère l'inspiration, la bénédiction, la transcendance du temps de la fondation - mais somme toute de parfaitement logique sur le plan spirituel, l'envahissement progressif par l'illusion, - un enthousiasme divin mais où se mêle à notre insu une part de plus en plus grande d'humain - ***un prophétisme spirituellement mélangé*** : illusion fondée sur l'idée qu'on peut se débrouiller seul, sans la conciliarité, croire qu'on a gardé une distance perspective suffisamment importante, et vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres, pour ne pas se tromper puis, finalement, tomber dans un péché d'orgueil.

 Des succès importants, entre la fondation de l'Institut Saint-Denis en 1944 et la rupture avec le Patriarcat de Moscou en 1953, qui laissaient espérer une conversion prochaine d'un nombre croissant d'Occidentaux - comme par exemple lors de la réunion de la Fraternité Saint-Serge-et-Saint-Alban en 1947, réunion décrite non sans une amertume teintée d'envie par Père Alexandre Schmemann dans une lettre à Florowsky[[94]](#footnote-94) - furent paradoxalement à la racine de l'échec. Une telle œuvre ne pouvait pas éviter des tentations dont la violence et le caractère redoutable seraient proportionnels à l'importance.

 Et cependant, malgré de nombreux excès, l'œuvre s'est poursuivie. Il était indispensable en effet qu'elle se poursuive afin de ramener au Christ d'autres générations encore, qui auraient été autrement laissées de côté. Saint Jean de Shanghai, chargé du soin pastoral de l'Europe de l'Ouest depuis 1951, avait sur l'Orthodoxie de l'Occident les mêmes idées que le jeune Evgraf: « Nous devons comprendre notre dispersion russe dans le monde entier, non seulement comme une punition pour les péchés du peuple russe, mais également comme un appel à la prédication de l'Orthodoxie au monde entier avant le Jugement dernier.[[95]](#footnote-95)» Aussi, proposa-t-il de prendre sous son homophore les paroisses de l'Orthodoxie occidentale. «Admiratif de l'enthousiasme qui animait ces Français convertis à l'Orthodoxie, écrit son biographe, le hiérarque déclara devant l'assemblée des évêques de l'Eglise russe à l'Etranger: "L'Eglise française est un phénomène vivant et nous n'avons pas le droit de l'éteindre. Ce mouvement s'étend et nous devons le soutenir".[[96]](#footnote-96)» La décision fut prise en décembre 1959.

 Mais Saint Jean, malgré son adhésion sans partage à l'idée et à la réalisation d'une Eglise Orthodoxe Française, était bien conscient des excès d'économie pratiqués par Père Evgraf. Aussi, avec beaucoup de souci pastoral et d'amour, après avoir «rappelé les injonctions du Synode ainsi que les siennes propres, au sujet de l'interdiction d'accorder la communion aux non-orthodoxes, et de la discipline relative au jeûne eucharistique[[97]](#footnote-97) », il écrivait à Père Evgraf en juin 1963: « Pour être orthodoxe, ce n'est pas assez d'avoir la foi orthodoxe mais il faut aussi observer les règles de l'Eglise Orthodoxe ***et, si cela est nécessaire, souffrir pour elle***![[98]](#footnote-98) » De même encore en janvier 1964: «Lorsque l'on chemine sur la voie droite, il faut toujours supporter l'une ou l'autre privation, et ***pour appartenir à l'Eglise, qui garde la vérité, il convient d'endurer des inconvénients dans la vie courante, voir même des afflictions***. (...) ***Personnellement, je serais prêt à "nourrir l'enfant de lait", mais je suis loin d'être sûr que cela serait utile car, en s'habituant à cette nourriture, il leur serait difficile de passer à celle des adultes***.[[99]](#footnote-99) » Père Evgraf ayant promis de rectifier les pratiques citées plus haut et accepté finalement de célébrer la Pâque orthodoxe dans le calendrier Julien, il fut ordonné évêque par Saint Jean en novembre 1964 à San Francisco.

L'évêque Jean, ***malgré les avertissements du Saint, continua à nourrir son troupeau de lait, sans lui donner la possibilité de croître spirituellement pour parvenir à digérer la nourriture solide***. Il s'était coulé dans le moule de l'histoire spirituelle de Mgr Winnaert et avait été pris, peu à peu et malgré lui, dans ***un jeu utile, indispensable certes dans certaines limites, mais délicat sinon dangereux***. Cette histoire est parfaitement décrite par l'homélie, à la fois prophétique et sans illusion sur le passé, que Saint Jean prononça lors du sacre du nouvel évêque Jean de Saint-Denis (comment n'a-t-il pas ***entendu*** ce que le Saint lui disait?):

 « Après que les malheurs eurent atteint ta patrie, lorsque tu arrivas dans ce pays où, dès les premiers temps, fut prêché le christianisme par les successeurs des Saints Apôtres, mais dans lequel cependant, au cours des siècles, la pure foi du Christ transmise par les Apôtres fut assombrie par des raisonnements humains, ton esprit s'embrasa et tu voulus que la foi orthodoxe illuminât de nouveau cette contrée. Tu rencontras alors un écho dans de nombreuses âmes qui ressentaient que la foi confessée par elles n'était pas en accord total avec la vérité évangélique. Brûlant de l'aspiration d'atteindre le plus complètement et le plus rapidement possible le but que tu avais conçu, tu te consacra à cette œuvre, de toutes tes forces, et ***tu te précipitas sans te retourner, comme cela se produit dans de tels cas, et tu commis bien des erreurs[[100]](#footnote-100)***.

 « Mais le Seigneur bénit ta bonne entreprise et nombreux sont ceux qui par toi connurent la vérité et entrèrent dans la voie de sa confession. (...) ***Avec tremblement, mais aussi avec espoir dans le Seigneur, "Qui guérit les faiblesses et supplée aux déficiences", reçois maintenant ce ministère***. ***Dans l'exercice de celui-ci, ne compte pas exagérément sur tes forces et sur tes connaissances, mais suis les conseils des hiérarques plus anciens et plus expérimentés[[101]](#footnote-101).*** Prêche la vérité et efforce-toi de la répandre chez ceux qui ne l'ont point encore connue. ***Mais, ce faisant, agis avec circonspection, afin qu'en en amenant certains à la vérité, tu n'en repousses pas les autres[[102]](#footnote-102).***

 « Malheureusement, nombre de nos compatriotes, étant de bons enfants de l'Eglise Orthodoxe, ne peuvent pas toujours différencier l'essence de la doctrine orthodoxe de ses manifestations sous telle ou telle forme, dépendant des conditions locales et du peuple concerné. Tu devras rencontrer de l'incompréhension et de l'adversité chez des hommes pieux et agissant non par mauvais dessein mais par incompréhension. Sois courageux, supporte toutes les afflictions et n'en aie point peur. ***Sois bienveillant envers ceux qui te feront obstacle, efforce-toi, là où cela est possible de ne pas être cause de scandale et de ne pas induire en tentation, afin que ceux qui s'opposent à toi parviennent à la connaissance de la vérité. Car le Seigneur veut le salut de tous[[103]](#footnote-103).***

 « En prêchant aux autres, n'oublie pas de t'édifier toi-même et d'accomplir tout ce que tu prêches aux autres, agissant et enseignant comme nous l'ont montré les Saints Pères et les Ascètes. ***Souviens-toi des promesses que tu as données et observe l'obéissance envers le pouvoir ecclésiastique dont tu dépends[[104]](#footnote-104).*** Souviens-toi que chaque parole dite en secret est entendue de Dieu. Ne délaisse jamais la prière pour une œuvre te semblant plus importante. L'action sans la prière est comme un arbre sans humidité. ***Garde fermement les traditions et les enseignements des Saints Pères.***(...)[[105]](#footnote-105)» Ces mêmes admonitions, Saint Jean les réitérait en novembre 1964, en lui recommandant « ***d'agir avec circonspection et ne rien faire qui pourrait appeler quelque reproche quant au non-respect de ses promesses ou encore scandaliser[[106]](#footnote-106)***... » et cela, encore une fois, en 1966 avant sa mort.

 Malheureusement, aucune des promesses ne fut tenue. Mgr Jean de Saint-Denis ne chercha semble-t-il même pas à transformer, à ajuster ou même seulement à infléchir sa pratique, ne fût-ce que par amour pour le prélat qui manifestait vis-à-vis de lui tant de condescendance, et continua, notamment, à accueillir à la communion des non-baptisés, ou des franc-maçons, sans exiger qu'ils renoncent à appartenir à cette organisation[[107]](#footnote-107), etc... ***On comprend bien qu'il fallait aller chercher les gens où ils étaient pour les attirer au Christ, mais le but n'était pas de les laisser là où on les avait pris***! ***Il fallait les conduire à entrer vraiment de tout leur être dans l'Eglise!***

 A moins que le but n'ait entre temps changé - de manière consciente ou inconsciente - et ne soit devenu d'incorporer à la communauté orthodoxe occidentale le plus de monde possible à quelque prix que ce soit?

 Mais, comme beaucoup l'ont affirmé, ce sacre épiscopal s'est révélé une erreur plutôt qu'une économie providentielle. En effet, le métropolite Serge, en son temps, lorsqu'il était question de bénir la première chapelle Saint-Irénée avait manifesté ***le souhait qu'elle reste une chapelle privée*** afin que les expérimentations de Père Evgraf n'entrent pas en conflit avec quoi que ce soit d'officiel - et il en était de même des diverses économies qu'il pratiquait plus ou moins systématiquement, notamment celles relatives à la communion. L'insistance de Saint Jean de Shanghai sur la nécessité d'éviter le scandale allait dans le même sens. ***Mais l'épiscopat qui lui avait été conféré donnait à chacun des actes de Mgr Jean un caractère public qui sonnait comme un défi et une provocation***. Bien sûr, aux yeux des nombreux chrétiens, clercs ou laïcs, qui ne comprenaient pas l'enjeu missionnaire profond de ses actions, cette insolence allait nécessairement l'affaiblir, sinon peu à peu détruire l'œuvre. Il fallait édifier et non pas scandaliser!

 De même que Mgr Jean avait érigé l'Economie en système, il fut lui-même l'objet d'une Economie de la Providence. Mais « Dieu ne veut pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse et qu'il vive[[108]](#footnote-108)»! Aussi Mgr Jean devait-il terminer ses jours de manière somme toute prématurée le 30 janvier 1970, à l'âge de 65 ans.

 Mgr Serge de Moscou, Vladimir Lossky et la Confrérie Saint-Photius, Saint Sophrony, et finalement Saint Jean de Shanghai, perçurent le besoin, lié à la situation de la société française d'après-guerre, d'aplanir les difficultés en facilitant la conversion des hommes de bonne volonté, détournés du Christianisme pour de ***bonnes*** raisons. L'Orthodoxie apparaissait alors trop étrangère et lointaine. En accueillant les spiritualistes en déshérence, théosophes, bouddhistes, guénoniens, franc-maçons, protestants insatisfaits, catholiques dégoutés par Vatican II, ou d'autres qui aspiraient à un christianisme brillant de sa beauté originelle, Mgr Jean pouvait les ramener à l'Evangile, puis de l'Evangile à la confession de la divinité du Christ, ainsi qu'au Christianisme véritable.

 En les accompagnant et laissant travailler la grâce de Dieu, il pouvait les faire participer à une vie spirituelle et liturgique intégralement orthodoxe. Mais pour parvenir à ce but, « en Esprit et en Vérité », ***il fallait une ascèse spirituelle, intellectuelle et morale extrêmement rigoureuse***. Garder la voie droite n'allait pas de soi et l'influence des fidèles habitués à considérer Mgr Jean comme infaillible serait malheureusement décisive - et cela de manière récurrente. Il est extraordinaire, en effet, que Mgr Jean n'ait pas ou presque mentionné une apparition de la Mère de Dieu ! Par modestie peut-être, mais surtout parce que ***la Toute Sainte ne s'était pas manifestée pour approuver mais pour tenter de redresser ce qui allait de travers: « Soyez plus ferme! » lui avait-Elle dit,*** selon le témoignage de Gérard Cordonnier[[109]](#footnote-109). Comme le concédait ce fidèle demeuré catholique, « Mgr Jean a péché parfois par excès de bonté... » Sa charité sans borne s'accompagnait aussi en effet d'une faiblesse aux effets redoutables.

 En effet, un certain nombre de dangers sinon d'écueils devaient apparaître:

1) ***Placer au second plan la transformation morale des convertis,*** ***indispensable*** afin que la grâce puisse travailler et les illuminer: ***le Saint Esprit ne peut rien sans le repentir***, confesser que le mal est positivement un mal et que seul le bien est bien, à moins de "pécher contre l'Esprit". Sans cette douloureuse connaissance de soi, les hommes vont stagner dans leur incroyance, dans leurs illusions ou leurs doctrines hérétiques, sans progresser dans la connaissance vécue, dans ***l'expérience*** de la Vérité.

2) ***Ne pas discerner suffisamment la nature réelle des moteurs de l'attraction*** exercée sur les hommes. Quel choix délicaten effet :par quoi les attirer, sur quelle corde jouer? De plus, comment faire évoluer les moteurs de l'attraction? Ensuite, si des renoncements s'avèrent nécessaires, ***comment garder*** les convertis malgré tout?

3) ***Le refus d'accepter les échecs***, de laisser partir les fidèles, d'accepter les retours en arrière, l'incompréhension, comme aussi - ce qui est décrit par le Seigneur lui-même dans la parabole du semeur en *Saint-Matthieu,* 13, 1-23 - que la parole ne porte pas les fruits attendus. Mais aussi ***le refus d'accepter la lenteur de l'œuvre*** et son échec provisoire. Au contraire d'un Saint Alexis de Moscou (Mechev), par exemple, qui célébra huit années de suite sans avoir plus d'un ou deux fidèles à ses liturgies...

4) ***Le besoin de prouver la validité de l'œuvre*** aux yeux des spectateurs critiques : orthodoxes orientaux, catholiques, protestants et sceptiques de tout bord, etc. ... ***Le problème de la reconnaissance, doublé de celui du pouvoir***, de la publicité, de l'autojustification; comment garder le courage de se voir méprisé, condamné, ignoré, dérouté, persécuté. Ce qui revient à évoquer ***le problème de l'humilité et de l'acceptation de la volonté divine dans ce qu'elle donne et*** ***dans ce qu'elle ne donne pas*** : ***l'indispensable abandon à la volonté divine***, d'accepter que Dieu agisse à Son rythme, selon Son Omniscience, que Lui seul est maître de l'œuvre, qu'Il sauve comme Il sait, comme Il veut et quand Il veut. ***D'où,*** si l'on accepte pas ou bien si ceux qui nous entourent ne veulent pas accepter, ***la tentation d'employer des moyens humains*** (et pires qu'humains éventuellement, comme cela s'est vu) ***pour forcer la main de la Providence!*** Equilibre bien délicat à trouver, sinon en Dieu seul, entre le fait de forcer et le fait de lâcher...

5) Le niveau extrêmement élevé de l'exigence ascétique pour ***n'agir que sous la motion de l'Esprit Saint***, avec un discernement inflexible: agir à n'importe quel prix quand il s'agit bien de Lui, mais refuser même des moyens faciles quand au contraire ils ne viennent pas de Lui et donc - vu l'importance de l'œuvre - forcément du malin.... c'est-à-dire céder à la tentation de ***transiger sur l'inspiration***, dans l'impatience, au vu de résultats espérés immédiatement. ***Alors qu'il faudrait ne jamais rien faire dans l'urgence!***

6) Céder à la tentation ***de progressivement finir par croire soi-même au mélange de vrai et de faux, à ce que l'on a forgé pour attirer les gens du dehors,*** ce qui n'a été ni cherché ni voulu évidemment, mais piège où l'on finit par tomber sans même s'en apercevoir. Comme l'écrivait l'archimandrite Serge (Chévitch) au métropolite Nicolas (Eremine), «la réalité et la fantaisie sont tellement entremêlées chez [ le Père Evgraf] que de toute évidence il perd le sens de la réalité, et il commence parfois à prendre ses rêves et ses fantasmes pour des faits.[[110]](#footnote-110)»

7) Il faut évoquer encore le problème ***des raisons profondes, véritables, qui nous ont menés à "améliorer" la vérité pour la rendre acceptable***, à mélanger la vérité et le mensonge. ***On ne peut pas tromper l'Esprit Saint, qui nous donne selon le fond de notre cœur et pas selon nos prétentions apparentes***. Le désir du pouvoir et de la gloire humaine produit obligatoirement ses fruits: « ***Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres et ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul[[111]](#footnote-111)?*** »

 Mais Saint Sophrony poursuivait, dans la lettre citée plus haut[[112]](#footnote-112):

« ... Se pose la question: ***lequel parmi les prêtres ou les évêques, à notre époque, est "sans péché"***? Si l'on relit attentivement tous les codes des canons, quatre-vingt pour cent au moins des prêtres ou des évêques ne devraient pas être ordonnés. Si l'on prend en considération la discipline de pénitence, - sur mille cas, on pourrait à peine en trouver plus d'un où les prêtres se tiennent dans les limites des règles des Saints Pères. Lorsqu'on considère la pratique de la communion des croyants, même la liberté de l'admission à la sainte Communion a atteint une telle dimension qu'il ne reste presque plus de trace des règles des Saints Pères. Et c'est ainsi presque partout. Lorsqu'on se penche sur l'enseignement dogmatique, je ne vois pas ***qui est resté strictement dans les limites de l'Orthodoxie, établies par les Pères de l'Eglise***, qui ne s'est pas permis d'avoir ses propres vues sur tels ou tels aspects de notre enseignement dans son ensemble[[113]](#footnote-113)?»

**Conclusion**

 De manière générale, fidèles et pasteurs sont amenés à adapter la Vérité, à pratiquer l'Economie, ne fut-ce qu'en sélectionnant ce qu'ils jugent plus convenable de dire dans une situation donnée. Qui n'est point dans ce cas, lorsque les hommes se tournent vers l'Orthodoxie ou bien dans les différents aspects du dialogue œcuménique ou même interreligieux?

 Qui dit l'Acribie intégralement? Déjà le Seigneur Jésus-Christ disait à Ses disciples eux-mêmes : « ***J'ai encore beaucoup d'autre choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant.***[[114]](#footnote-114)»

 Saint Sophrony le Nouveau écrivait à Mgr Jean quelques années plus tard, en mai 1968, lorsque ce dernier cherchait à être reçu dans le patriarcat de Roumanie:

« (...) Puisque la création de l'homme comportait un RISQUE, on peut en déduire qu'il existe une quasi loi déterminant tel ou tel risque pour chaque nouvelle création. ***J'ai vu avec quel courage vous affrontiez tout nouveau risque.*** Il me semble que j'ai assimilé le "grain" de votre idée dans le sens positif, et j'ai pris maintes fois votre défense au cours de divers colloques. C'est ainsi que je l'ai fait, entre autres, (...) lors de mon voyage en Palestine en 1962 ou 1961.

 ***Personnellement, je ne veux pas juger à quel point ont tort ceux qui ne vous acceptent pas[[115]](#footnote-115). J'ai toujours évité d'entrer en conflit avec les hiérarques, ce qui, à notre EPOQUE TROUBLE n'est pas facile.*** D'un côté, il est évident qu'une compréhension mutuelle générale est nécessaire d'où pourrait sortir une union universelle, différenciée, multiforme, mais néanmoins unie (...); d'un autre côté, à l'encontre de cet universalisme, toutes sortes de "particularismes", racisme, nationalisme, et d'autres formes de tendances hostiles, émergent et se multiplient partout. ***Dans le contexte de cette polarisation, extraordinaire, de tendances humaines (non émanant de Dieu), il est IMPOSSIBLE de ne pas se tromper.***

« J'en suis venu à cette déduction de par ma propre et douloureuse expérience. Il ne reste rien d'autre que de supporter avec courage la situation actuelle. (...) ***Nous aussi, nous tâchons d'éviter les "erreurs", mais plutôt par la négative, en évitant une activité superflue,*** ***en nous concentrant sur la sobriété intérieure***, en célébrant la liturgie, en lecture de textes, etc. ***Et aussi nous patientons, nous patientons, nous patientons.*** (...) [[116]](#footnote-116)»

1. Expression employée par le père Lev Gillet lors de l'oraison funèbre prononcée pour l'Archimandrite Irénée lors de son décès en 1937. Publié Annexe n°16, dans Elie de Foucault, *Evgraf Kovalevsky, Vie et œuvres*, tome 1, Biographie, Saint Denis (s'agit-il de l'Institut ou de la ville?) 2016, pp. 336-340. [↑](#footnote-ref-1)
2. Pour le détail des réponses pleines de discernement apportées par le métropolite Serge et la Confrérie à toutes ces questions, cf. Lydia Ouspensky, *Notes et Matériaux sur l'histoire de l'Eglise russe en Europe occidentale*, Patriarcat de Moscou, 1972, Annexe n° 21, pp. 76-81. [↑](#footnote-ref-2)
3. Lydia Ouspensky, *Notes et Matériaux*, p. 18. [↑](#footnote-ref-3)
4. A côté du livre de Lydia Ouspensky cité plus haut, on peut encore se reporter, principalement, à Vincent Bourne, *La Queste de Vérité d'Irénée Winnaert*, Genève, 1966, réédité récemment par COED et Forgeville, 2020; Elisabeth Behr-Sigel, *Un moine de l'Eglise d'Orient*, Paris, 1993, pp. 249-275; Alexis van Bunnen, *Une Eglise Orthodoxe de rite occidental: l'ECOF*, Thèse de doctorat, Louvain, 1981. [↑](#footnote-ref-4)
5. Pour une biographie complète, cf. Anton Sidenko, *L'archimandrite Denis Chambault: un français au sein de l'Orthodoxie Occidentale*, Thèse de doctorat, Paris, 2015 [↑](#footnote-ref-5)
6. Notamment par Lydia Ouspensky, dans *Notes et matériaux,* ouvrage cité plus haut, ainsi que dans les ouvrages cités note 4. [↑](#footnote-ref-6)
7. Dans le célèbre document appelé *Syllabus* joint à l'encyclique *De quels soins*. [↑](#footnote-ref-7)
8. Son pontificat dura de février 1878 à juillet 1903. [↑](#footnote-ref-8)
9. Bruno Dumons, *Le catholicisme en chantiers. France, XIXe-XXe siècles*, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 30. [↑](#footnote-ref-9)
10. Lettre de Léon XIII, *Notre Consolation* du 3 mai 1892. [↑](#footnote-ref-10)
11. On mentionne ici la deuxième expulsion par le cabinet Combes, la première ayant eut lieu en 1880, avant le pontificat de Léon XIII. [↑](#footnote-ref-11)
12. Dans l'encyclique *Notre charge apostolique.* [↑](#footnote-ref-12)
13. Vincent Bourne, *La Queste de Vérité d'Irénée Winnaert*, p.26. Cf. note 3. [↑](#footnote-ref-13)
14. Vincent Bourne, *Ibidem*, p.26. [↑](#footnote-ref-14)
15. Gaston Letrat, *Les Beaux Temps du Sillon*, Bloud et Gay, 1926. Cité dans Vincent Bourne, Ibidem,, p.43. [↑](#footnote-ref-15)
16. Vincent Bourne, *Ibidem*, p.47 [↑](#footnote-ref-16)
17. Pour reprendre un terme venu de l'émigration russe qu'il rencontrera plus tard, son but était essentiellement d' « ecclésialiser » la vie. [↑](#footnote-ref-17)
18. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 49. [↑](#footnote-ref-18)
19. Sur la jeunesse de Dom Lambert, cf. Louis Bouyer, *Dom Lambert Beauduin, un homme d'Eglise*, Paris, 2009. [↑](#footnote-ref-19)
20. Louis Bouyer, *Ibidem*, p.19 [↑](#footnote-ref-20)
21. Louis Bouyer, *Ibidem*, p.19 [↑](#footnote-ref-21)
22. A ce sujet, on peut se reporter au "manifeste" de ce mouvement: Dom Lambert Beauduin, o.s.b., *La Piété de l’Église, Principes et faits*, Louvain, Maredsous, 1914. [↑](#footnote-ref-22)
23. Louis Bouyer, *Ibidem*, p.19 [↑](#footnote-ref-23)
24. *Saint Matthieu*, 6, 33. [↑](#footnote-ref-24)
25. Dans le bulletin fondé par Louis Winnaert, *L'Echo de Saint Paul*, en Juin 1912. Cité dans Vincent Bourne, *Ibidem*, p.50. [↑](#footnote-ref-25)
26. Nous citons ici largement l'article *Modernisme,* d'Emile Poulat, dans l'Encyclopédie Universalis, volume 11, p.135-137. On verra également avec profit du même auteur, *Histoire, Dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris-Tournai 1962 et 1969. Du même auteur encore, *Intégrisme et catholicisme intégral*, idem 1959. Cf. également sur le sujet, *Le Modernisme*, ouvrage collectif sous la direction de Dominique Dubarle, dans Archives de sciences sociales des religions n°49/2, 1980, mais qui malheureusement n'envisage le problème que du point de vue philosophique et non historique. [↑](#footnote-ref-26)
27. Dans un ouvrage paru en 1903 et intitulé *Autour d'un petit livre.* [↑](#footnote-ref-27)
28. Emile Poulat, *Modernisme,* Encyclopédie Universalis, volume 11, p.135-137. [↑](#footnote-ref-28)
29. Le texte complet du *motu proprio* se trouve sur le site du Vatican: https://www.vatican.va/content/pius-x/la/motu\_proprio/documents/hf\_p-x\_motu-proprio\_19100901\_sacrorum-antistitum. (Dernière consultation, le 31 juin 2021). [↑](#footnote-ref-29)
30. *Ce qu’on a fait de l’Eglise,* Paris, Librairie Félix Alcan, 1912. [↑](#footnote-ref-30)
31. Nous restituons au père Evgraf un certain nombre de propos publiés par Vincent Bourne mais dont la profondeur révèle sans équivoque leur véritable auteur.*Ibidem*, p. 27. "Un élan idéaliste": l'expression n'est pas claire mais signifie sans doute: "ceux qui désirent une recherche intellectuelle sincère"... [↑](#footnote-ref-31)
32. Sa méthode historico-critique ne sera acceptée par le Vatican qu'en 1943 !!!... [↑](#footnote-ref-32)
33. Pour l'analyse par le père Evgraf de la crise moderniste dans son ensemble, toujours sous la plume de Bourne, cf. Vincent Bourne,*Ibidem*, p. 26-32. [↑](#footnote-ref-33)
34. En effet, si la Nature a le pas sur la Personne, comme le dit plus bas saint Sophrony, alors la Nature divine a le pas sur l'hypostase du Verbe incarné et cela donne une sorte de monophysisme, où la Nature humaine du Seigneur se trouve absorbée par Sa divinité, et, sur le plan exégétique, cette doctrine de l'inhérence de l'Ecriture à laquelle nous avons fait allusion plus haut. [↑](#footnote-ref-34)
35. Archimandrite Sophrony, *Pisma v'Rossiou,* (Lettres [envoyées] en Russie)n°49, du 24 août 1973, pp. 204-205. [↑](#footnote-ref-35)
36. Le 17 août 1917, *l'Echo de Paris*, s'interrogeait: "Magistère moral ou opportunisme politique?" Cité dans Charles Loiseau, *Politique romaine et sentiment français*, Paris, 1922, p.34. [↑](#footnote-ref-36)
37. Aux yeux du Vatican, « l'Empire était, par tradition, "une sorte de digue contre le schisme gréco-slave et gréco-byzantin" et le réveil de la Russie orthodoxe. » in Philippe Levillain, « Le Saint Siège et la première guerre mondiale » dans *Les Internationales et le problème de la guerre au XXième siècle*, Actes du colloque de Rome, Novembre 1984, Ecole française de Rome, 1987, pp 123-137. [↑](#footnote-ref-37)
38. Avec l'encyclique de Benoit XV *Pour les bienheureux,* du 1er novembre 1914. [↑](#footnote-ref-38)
39. C'est-à-dire « la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne qui inaugurait, ce faisant, un style nouveau dans les relations internationales; l'incendie de la bibliothèque de Louvain; le bombardement de la cathédrale de Reims; le massacre par les troupes d'occupation allemandes de prêtres et de civils belges qualifiés de "francs-tireurs" par leurs exécuteurs; les attaques aériennes contre des hôpitaux, etc. » in Levillain, *Ibidem*, pp.130-131. [↑](#footnote-ref-39)
40. Louis Bouyer, *Dom Lambert Beauduin, un homme d'Eglise*, Paris, 2009, p. 87. [↑](#footnote-ref-40)
41. On trouvera le texte de l'épître ainsi que les omissions et corrections apportées par l'Abbé Winnaert dans Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 57. [↑](#footnote-ref-41)
42. Alfred Loisy, *L’Eglise et la France*, Paris, 1925, pp. 131-132. [↑](#footnote-ref-42)
43. Vincent Bourne,*Ibidem*, p. 58. [↑](#footnote-ref-43)
44. Vincent Bourne,*Ibidem*, pp. 60-61 [↑](#footnote-ref-44)
45. Alfred Loisy, *L’Eglise et la France*, Paris, 1925, pp. 192-193. [↑](#footnote-ref-45)
46. Chez Fischbacher, Paris, 1919. [↑](#footnote-ref-46)
47. C'est nous qui précisons. (NdA) [↑](#footnote-ref-47)
48. Winnaert, *Vers un libre catholicisme,* Paris, 1919, pp. 3-4. La relation entre les idées de l'Abbé Winnaert et l'Orthodoxie est analysée en détail, dans Vincent Bourne, *Ibidem*, pp. 63 - 71. [↑](#footnote-ref-48)
49. Winnaert, *Ibidem*, pp. 7-8 [↑](#footnote-ref-49)
50. C'est nous qui soulignons. (NdA) [↑](#footnote-ref-50)
51. C'est nous qui soulignons. (NdA) [↑](#footnote-ref-51)
52. Winnaert, *Ibidem*, pp.12-13 [↑](#footnote-ref-52)
53. Vincent Bourne, *Ibidem*, p.79 [↑](#footnote-ref-53)
54. C'est nous qui soulignons. (NdA) [↑](#footnote-ref-54)
55. *Actes*, 17, 23 [↑](#footnote-ref-55)
56. *Romains*, 8, 26. Vincent Bourne, *Ibidem*, p.79. [↑](#footnote-ref-56)
57. *Saint Jean*, 1, 9. [↑](#footnote-ref-57)
58. C'est nous qui soulignons. (NdA) [↑](#footnote-ref-58)
59. C'est nous qui soulignons. (NdA) [↑](#footnote-ref-59)
60. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 83. C'est nous qui soulignons. (NdA). Ces propos impliquent-t-ils que la participation à l'Eucharistie devrait être accordée avant la confession de la foi et pour y conduire, à l'inverse de la pratique chrétienne tant catholique qu'Orthodoxe? [↑](#footnote-ref-60)
61. *Saint Matthieu*, 25, 40 mais aussi *Saint Jean* 13, 34. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-61)
62. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 85-86. [↑](#footnote-ref-62)
63. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-63)
64. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 163-164. Il faut noter à ce propos que se trouvait démasqué le mensonge général des "spiritualismes" de l'époque qui se réduisaient souvent à un matérialisme assez grossier, inspiré par les découvertes faites par la chimie depuis le XVIIIième siècle. On peut citer pour exemple d'un tel "spiritualisme" le roman de Goethe *Les affinités électives*, où tous les sentiments et les réalités d'ordre spirituel le plus élevé s'expliquent par des associations magnétiques, électriques ou chimiques, au point de rendre compte de la résurrection des morts d'une jeune servante. [↑](#footnote-ref-64)
65. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 165. [↑](#footnote-ref-65)
66. C'est nous qui soulignons. (NdA). Il faut préciser que l'œuvre évoquée ici ne consiste pas, dans son esprit, à réformer l'Eglise catholique historique, mais à développer un catholicisme qui réponde aux besoin des personnes évoquées dans les lignes suivantes. [↑](#footnote-ref-66)
67. Lettre à l'archevêque d'Utrecht du 14 mars 1925, dans Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 151. C'est nous qui soulignons. (NdA). La situation que veut prévenir ici l'Abbé Winnaert, est exactement celle dans laquelle l'ECOF s'est enfermée, d'abord avec l'évêque Jean puis avec l'évêque Germain: ***dépendre d'un homme*** et non de l'Eglise universelle. [↑](#footnote-ref-67)
68. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 128. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-68)
69. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 127. [↑](#footnote-ref-69)
70. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 101 renvoie pour l'ensemble du texte cité à l'*Unité Spirituelle*, N° 9, 10, 11, 12, 1930. Le pasteur cite *Apocalypse*, 3, 11. [↑](#footnote-ref-70)
71. Il restera en France jusqu'en 1938, date à laquelle il quitte Paris pour s’installer à Londres, d'abord dans un foyer de réfugiés juifs d'Europe centrale puis à la Fraternité Saint Alban et Saint Serge, un organisme consacré au dialogue entre Orthodoxes et Anglicans. Il célébrera en Angleterre jusqu’à sa mort en 1980. On trouvera tout sur le Père Lev Gillet dans Elisabeth Behr-Sigel, *Un moine de l'Eglise d'orient*, Paris 1993. [↑](#footnote-ref-71)
72. *Quelques mots sur l'Orthodoxie adressés à des Occidentaux*, p.18. [↑](#footnote-ref-72)
73. Cf. Arrêté du 16 juin 1936, N°75, § 9. Texte complet dans Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 294. repris dans l'Annexe n°14, dans Elie de Foucault, *Evgraf Kovalevsky, Vie et œuvres*, tome 1, Biographie, Saint Denis, 2016, pp. 314-321. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-73)
74. Lettre du père Dimitri Balfour à Vladimir Lossky du 15 novembre 1936, dans Elie de Foucault, *Ibidem*, Annexe n°3, pp257-259. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-74)
75. Vladimir Lossky, «Rapport à la commission pour les affaires de l'Orthodoxie Occidentale», *L'Unité spirituelle*, 1937; repris dans *Pour une* *Orthodoxie Occidentale, arguments historiques*, Présence Orthodoxe n° 100, 1995, p 9; repris dans Elie de Foucault, *Evgraf Kovalevsky, Vie et œuvres*, tome 1, *Op. cit*., Annexe n°11, pp. 289-291. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-75)
76. Vladimir Lossky, *Ibidem*, pp. 8-9. [↑](#footnote-ref-76)
77. Minucius felix, *L'Octave*, § 28, tome quatrième, p. 9-60, traduction M. de Genoude, Paris, 1839. [↑](#footnote-ref-77)
78. Cf. l'article encore à paraître dans la revue Contact, « Saint Sophrony le Nouveau et l'évêque Jean de Saint Denis », par Elie de Foucault et Victor Derely, pp. 47-60 dans *Contacts* N°273 (2021/1). [↑](#footnote-ref-78)
79. Au contraire de Père Evgraf qui choisit d'utiliser le calendrier grégorien également pour la date de Pâques, ce que Saint Jean de Shanghai considèrera comme un obstacle à son épiscopat. [↑](#footnote-ref-79)
80. Vie de saint Taraise, patriarche de Constantinople, restaurateur de la vénération des Saintes Icônes, cité dans le *Synaxaire*, au 25 février, p.641. [↑](#footnote-ref-80)
81. Cet aspect fondamental de la pensée patristique a été développé particulièrement par Saint Justin Popovic à propos de l'enseignement de Saint Isaac le Syrien: l'accès à la Vérité est uniquement permis par ***la purification des organes de la connaissance,*** dans «La gnoséologie de saint Isaac le syrien», dans *Les voies de la connaissance de Dieu*, Lausanne, 1998, pp. 111 à 150. [↑](#footnote-ref-81)
82. Cf. 2 *Corinthiens* 10, 5. [↑](#footnote-ref-82)
83. C'est le philosophe Michel Foucault le premier qui, de nos jours en Occident, a formulé nettement la question: "Avant Descartes, un sujet ne pouvait avoir accès à la vérité à moins de réaliser d'abord sur lui un certain travail qui le rendait susceptible de connaître la vérité. (...) [Par la suite,] ***l'évidence est substituée à l'ascèse***." Cité dans H. Dreyfus et P. Rabinow, *Michel Foucault, un parcours philosophique*, Paris, 1984, p. 345. Mais le changement est bien antérieur et remonte à la Scolastique, comme l'a montré Pierre Hadot, dans «Exercices spirituels antiques et "philosophie" chrétienne», dans *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris 1987 p. 56-57. Dans le même ouvrage, on peut se reporter encore aux p. 222-225 de «La philosophie comme manière de vivre». Pour une expression complète de la pensée de Michel Foucault à ce sujet, cf. *L'herméneutique du sujet,* Cours au collège de France 1981-1982, Hautes Etudes-Gallimard/Seuil, Paris 2001, Cours du 6 janvier, 1ère heure, p.19 et 2ième heure, p.27-39. [↑](#footnote-ref-83)
84. Saint Basile le Grand, *Homélie sur l'Hexaéméron*, I, §1, 2A, SC. 26, p.86-88. Cf. aussi, Saint Jean Climaque, *L'Echelle*, 26, Brève récapitulation, §11, Traduction Desseille, p. 266: "Le détachement des choses sensibles produit la contemplation des choses spirituelles", ***ce qui doit évidement être entendu*** ***au sens fort***. [↑](#footnote-ref-84)
85. Annexe n°8, Bulletin n°1 de la Confrérie Saint Photius, Anastasis, 1934, « Les dogmes et les conditions de la vraie connaissance », dans Elie de Foucault, *Evgraf Kovalevsky, Vie et œuvres*, tome 1, *Op. Cit.,* pp. 269-281. [↑](#footnote-ref-85)
86. Pour qui aurait des doutes à ce sujet, cf. : *St Matthieu*, 4, 17; *St Marc*, 1, 4-5; 1, 15; *St Luc*, 3,3; 3, 8; 1 *St Jean*, 1, 8-10. [↑](#footnote-ref-86)
87. Annexe n°8, Bulletin n°1 de la Confrérie Saint-Photius, Anastasis, 1934, Le critérium de la Vérité, « Les dogmes et les conditions de la vraie connaissance », dans Elie de Foucault, *Evgraf Kovalevsky, Vie et œuvres*, tome 1, *Op. Cit.,* p. 275. [↑](#footnote-ref-87)
88. Archimandrite Sophrony, *Pisma v'Rossiou,* (Lettres [envoyées] en Russie)n°49, du 24 août 1973, pp. 207-208. Cf. note 30. [↑](#footnote-ref-88)
89. En 1960. Annexe n°15, Cahiers Saint-Irénée n°1, Pâques 1938, «Trois notions caractéristiques de l'Orthodoxie», dans Elie de Foucault, *Evgraf Kovalevsky, Vie et œuvres*, tome 1, Biographie, *Op. Cit.,* pp.327-329. [↑](#footnote-ref-89)
90. *Saint Matthieu*, 16, 24: «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » [↑](#footnote-ref-90)
91. Saint Jean Climaque, *L'Echelle*, 15, §2, *Op. Cit.*, p. 158. [↑](#footnote-ref-91)
92. Vincent Bourne, *Ibidem*, p. 49. Cf. p. 5 et note 18. [↑](#footnote-ref-92)
93. « Lettre de Père Sophrony à Père Evgraf, le 12 janvier 1960 » dans Elie de Foucault, *Op. Cit.*, p. 255. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-93)
94. Rapport fait par le Père Alexandre Schmemann au Père Georges Florowsky dans sa lettre du 12 août 1947, sur le congrès de la Fraternité Saint-Serge-et-Saint-Alban à Oxford en août 1947, où le succès de Vladimir Lossky et du père Evgraf Kovalevsky prêchant l'Orthodoxie Occidentale, fut écrasant, dans *On Christian Leadership*, *The letters of Alexander Schmemann and Georges Florovsky (1947-1955)*, New York, 2020, pp. 113 - 118. Cf. également Annexe n°1, «la lettre au Patriarche Alexis du père Lev Gillet, en 1946 » dans Elie de Foucault, *Op. Cit.*, pp.251-253. [↑](#footnote-ref-94)
95. Bernard Le Caro, *Saint Jean de Shanghaï*, Lausanne, 2006, « Le missionnaire en occident », p. 175. [↑](#footnote-ref-95)
96. Bernard Le Caro, *Op. Cit.,* p.179. [↑](#footnote-ref-96)
97. Bernard Le Caro, *Op. Cit.,* p.180. [↑](#footnote-ref-97)
98. Bernard Le Caro, *Op. Cit.,* p.180. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-98)
99. Bernard Le Caro, *Op. Cit.,* p.180. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-99)
100. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-100)
101. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-101)
102. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-102)
103. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-103)
104. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-104)
105. Bernard Le Caro, *Op. Cit.,* p.182-184. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-105)
106. Bernard Le Caro, *Op. Cit.,* p.184. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-106)
107. Comme en témoigne le livre de Yves Marsaudon, *De l'initiation maçonnique à l'Orthodoxie chrétienne*, Paris, 1965. Lettre à Mgr Jean du 27 octobre 1965, citée par Bernard Le Caro, *Op. Cit.,* p.184. [↑](#footnote-ref-107)
108. *Ezéchiel*, 18, 21-28 [↑](#footnote-ref-108)
109. Témoignage de Gérard Cordonnier, dans *In memoriam Mgr Jean de Saint-Denis, hommages anciens recueillis après sa naissance au ciel, Mars 1970-1982 -1995*, 2ième édition, Présence Orthodoxe, 2018, p.30 [↑](#footnote-ref-109)
110. Lettre de l’archimandrite Serge (Chévitch) à S. E. Nicolas (Eremine), métropolite de Chersonèse sur le retour éventuel du P. Evgraf Kovalevsky dans l'Eglise de Russie, du 21 janvier 1959, Archives TSD, traduction du diacre Anton Sidenko. Ce discernement du père Serge a été confirmé à l'auteur par Mgr Antoine de Souroge (Bloom). [↑](#footnote-ref-110)
111. *Saint Jean*, 5, 44. [↑](#footnote-ref-111)
112. Cf. note 76. [↑](#footnote-ref-112)
113. «Lettre de Père Sophrony à Père Evgraf, le 12 janvier 1960 », Elie de Foucault, *Op. Cit.*, pp. 254-255. C'est nous qui soulignons. (NdA). [↑](#footnote-ref-113)
114. *Saint-Jean*, 16, 12-14 [↑](#footnote-ref-114)
115. En effet, pour dire explicitement ce que suggère saint Sophrony, ***peut-être ont-ils raison***? [↑](#footnote-ref-115)
116. Lettre à Mgr Jean de Saint-Denis du 5 février 1968. Archive Victor Derely. C'est saint Sophrony qui souligne ou bien écrit en lettres majuscules. La lettre est écrite en français. C'est nous qui mettons en relief par les caractères italiques gras (NdA). [↑](#footnote-ref-116)